

SPÉLÉO Île de France

Feuille d'information et de liaison du Comité Spéléologique d'Île de France
n° 52 - Spécial Gérard Méraville - décembre 2001

Pendant plus de 50 ans, Gérard Méraville a parcouru les grottes et gouffres de l'Yonne et du Vercors à la recherche de nouvelles cavités.

Il a aussi été l'animateur du Groupe Spéléologique et Préhistorique Parat puis du Spéléo-Groupe des Hauts de Seine

Avec un flair que beaucoup lui ont jalosé et avec l'aide de nombreux autres spéléologues à qui il a transmis le virus, il a trouvé de superbes réseaux que nous allons essayer de vous présenter dans ces quelques pages.

À notre avis, il a été l'un des plus grands explorateurs que la région parisienne ait connus. Sans doute moins célèbre que certains, il a persévéré beaucoup plus que tous les autres.

C'est au travers des deux clubs spéléos, GSPP et SGHS, que nous allons découvrir sa vie de spéléologue :

GSPP : Groupe Spéléologique et Préhistorique Parat créé en 1946.

SGHS : Spéléo Groupe des Hauts de Seine créé en 1966.

"Gérard était un homme discret, efficace et généreux, mais également un homme rayonnant sa passion pour le monde souterrain auquel il a consacré plus de 55 ans de sa vie. C'était surtout un magnifique formateur de spéléologues. À son contact, des dizaines de spéléologues se sont révélés" (Jean-Claude Liger, 2-2001)

Le CoSIF souhaite lui rendre l'hommage qu'il mérite car ne l'oublions pas, il en a été le fondateur au tout début de l'année 1966. Il a ainsi fédéré les spéléos d'Île de France à une époque où la Fédération devait encore justifier son existence et son utilité.

C'était une véritable force de la nature comme la spéléologie de l'après guerre nous en a donné quelques exemples. Pourtant la fatalité l'a souvent atteint :

- En 1946, la justice accuse Gérard et ses compagnons d'avoir découvert un site préhistorique dans la grotte du Cheval ... Découverte faite sans autorisation !

- Le 14 août 1954, c'est le drame : lors de l'exploration de la grotte de Barbe-bleue, son frère Marc meurt noyé, avec un autre compagnon, Christian Boblin. Un terrible orage en amont oblige EDF à faire un lâcher d'eau, noyant ainsi totalement la grotte. Ils avaient 18 ans.

- Et, événement beaucoup moins important, en août 1958, le "piratage" d'une première (voir trou de l'Aygue).



années 60

Sa dernière descente dans "son" monde, il la fit en novembre 1999, en Ariège, il avait alors 72 ans et se battait depuis plusieurs années contre la maladie et les traitements qui l'affaiblissaient.

Depuis le 26 novembre 2000 Gérard nous manque.

Avec son fils Hervé Méraville et ses amis nous allons essayer de vous faire revivre toutes ses années d'exploration et de découvertes, d'aventures et d'amitiés.

Jean-Paul Couturier

Remerciements : quelques éléments de cette parution sont directement extraits de divers documents et en particulier :

- *Grottes et Gouffres de l'Yonne, 1977, Claude Chabert et Georges Maingonat*

- *Grottes et Scialets du Vercors, tome 1 et 2, CDS Isère, 1978-1979*

- *Spéléo dans le Vercors, tome 2, Serge Caillault, Dominique Haffner, Thierry Krattinger, J.J. Delannoy, Edisud, 1999*

50 ANS D'EXPLOS ET DE SECRETS

Malgré une longue carrière spéléo commencée en 1946 à Arcy-sur-Cure (Yonne) et de nombreuses découvertes dans Yonne et dans le Vercors, Gérard n'a pratiquement rien publié hormis quelques sibyllines « prises de date ».

Pourquoi tant de secrets autour des « premières » qui ont jalonné ses 50 ans d'explos ?

Tout vient d'une cruelle désillusion au cours de l'été 1958.

Au mois d'août cette année là, il entreprend, avec son fidèle compagnon François Briffard, de désobstruer le laminoir d'entrée de la résurgence du trou de l'Aygue. Lors de leur dernière séance de désobstruction, la veille de leur retour sur Paris, ils invitent un membre d'un groupe spéléo local à les accompagner.

Ils dégagent le passage et atteignent la rivière. Mais un équipier, Henri Pichard, resté à l'extérieur, vient les prévenir qu'un gros orage a éclaté et qu'il faut ressortir rapidement. La « première » pense-t-il sera pour un prochain week-end prolongé. Mais il n'aura jamais ce plaisir. Le spéléo invité, profitant d'une météo plus

clémence, revient le mois suivant avec son groupe et remonte la rivière sur plusieurs centaines de mètres. Et dans le compte-rendu le groupe local s'approprie tout le mérite de la découverte sans mentionner ceux qui l'ont permise en désobstruant le laminoir.

Il en gardera jusqu'au bout un profond ressentiment et entourera toutes ses expéditions ultérieures du plus grand secret.

Ce sera le cas à Malaterre, au Courant d'air et plus récemment au trou Spinette.

Et bien sûr au trou de l'Aygue où il reprendra les expéditions et la remontée des cascades abandonnée par les spéléos locaux. Là-même où il s'était fait voler sa première, il prendra sa revanche. Pendant plusieurs années, il ne dévoilera rien des escalades de plus de 50 mètres réalisées et dissimulera les entrées des deux nouveaux gouffres ouverts sur le plateau. Il nous a quittés en gardant pour lui la 3^{ème} ouverture qu'il était sur le point de réaliser avec ses camarades du SGHS

Hervé MÉRAVILLE

LA FÊTE

(texte saisi par Florence Barjou)

A Saint-Moré (Yonne), le 20 juin 1998, tous les compagnons spéléologues de Gérard se rassemblent pour lui faire la surprise de fêter ses 50 années d'exploration spéléologique.

Le secret fut bien gardé et Gérard a voulu exprimer ses remerciements en préparant dès son retour le discours qu'il aurait voulu faire ! Laissons-le nous le raconter.

De retour sur ce site d'Arcy-Saint-Moré, où voilà plus de cinquante ans, en 1945 exactement, se formait un petit groupe de spéléos, enthousiasmés par les recherches à accomplir au milieu du décor sauvage et superbe du massif...

À l'époque, cet endroit est absolument idyllique, la Cure y serpente le long des falaises dans lesquelles s'ouvrent les porches de nombreuses cavernes. Il n'en faut pas plus pour que des vocations se déclarent, et que des passions se déchaînent, c'est finalement ce qui arriva. Rapidement, nous nous précipitons dans l'action et, avec les maigres moyens dont nous disposons dans cette période d'après-guerre, tant en équipement qu'en éclairage, nous nous lançons dans l'exploration systématique des cavités. Quelques visites clandestines dans la grotte exploitée en franchissant la grille, nous amènent à découvrir, après une reptation dans une chatière semi-noyée une salle basse surplombant un petit lac. Il s'agit, à n'en pas douter, d'une station archéologique. Au sol, subsistent les traces d'occupation de nos lointains ancêtres de l'époque néolithique, traces de foyers, débris de poterie, menus objets en bronze.

Cherchant conseil avant d'entamer quelques sondages, nous serons mis en rapport avec l'abbé Lacroix, archéologue confirmé qui nous indiquera les précautions et dispositions à prendre. Il ira jusqu'à nous confier de précieux documents : les publications

de l'abbé Parat dans les bulletins de la Société des Sciences de l'Homme datant du début du siècle et concernant en particulier le résultat de ses fouilles archéologiques sur le territoire d'Arcy et de Saint-Moré.

C'est à partir des précieuses indications contenues dans ces documents que s'orienteront nos recherches. Nous prenons, dès ce début d'année 1946, l'appellation de « Groupe Spéléologique et Préhistorique Parat » (GSPP) que nous conserverons vingt années. Les explorations et les découvertes s'accumulent : dans les « Deux Cours », grotte sous jacente à celle des Fées ; à la résurgence du Chastenay (Barbe Bleue) ; à la grotte du Cheval dont la désobstruction de l'entrée se révélera payante.

En effet, ce 15 février 1946, nous découvrons sur les parois de cette cavité inviolée depuis le Paléolithique les premières gravures au trait existantes au nord de la Loire. La découverte fit grand bruit mais suscita des jalousies... Les gravures furent authentifiées après une première période de scepticisme des grands préhistoriens et les ennuis commencèrent avec le déclenchement des poursuites judiciaires.

Incroyable, la plainte déposée auprès du Procureur de la République à notre rencontre : « Prospection archéologique sans autorisation ». En tant que spéléos, nous tombons fortuitement sur une caverne ornée de gravures, nous prenons soin de les signaler afin

qu'elles soient inventoriées et que toutes protections soient prises et l'on nous reproche d'avoir observé ce que seuls des archéologues accrédités ont le droit de voir et de déclarer!

Inutile de dire qu'ulcérés par ces comportements, nous renonçons à tout ce qui touche de près ou de loin à l'archéologie et à la préhistoire. Nous devons reconnaître que le professeur Leroi-Gourhan arrivé sur les lieux, afin d'organiser les fouilles, nous a sorti des griffes de la justice par son intervention auprès des autorités. Un non-lieu fut rendu, nous échappâmes à la détention en milieu carcéral et à une lourde amende.

Un article de presse paru dans l'Yonne républicaine et une cassette vidéo enregistrée à l'organisation du 50^{ème} anniversaire de la découverte qui eu lieu à Saint-Moré le 1^{er} juin 1996, en retracent toutes les péripéties.

À la suite de ces événements, nous reprenons et étendons le champ de nos explorations dans l'Yonne. À Saint-Aubin-Châteauneuf dans la rivière souterraine du Puits Bouillant, nous forçons le terminus à -700 mètres de l'entrée et découvrons tout le réseau post-siphon. A Villepôt, petit hameau près de Courson les Carrières, nous tenterons à maintes reprises, au cours de grosses désobstructions, de parvenir à trouver la circulation d'eau au fond du puits. Nous nous attaquons aux gouffres d'Hervaux et de la Côme Sainte Marie sans parvenir à les prolonger. Nous découvrons, grâce à un ami puisatier, la rivière des Usages à Villiers-Saint-Benoît. Nous nous infiltrerons lors de la grande sécheresse de 1947 dans les laminoirs désamorçés des résurgences de Druyes les Belles Fontaines rapidement trop étroits et impénétrables.

Les années passent, les explos se poursuivent... Nous irons en Dordogne en 1950 et dans les Pyrénées Orientales en 1951. Nous découvrirons le Vercors en 1952. C'est le coup de foudre, d'autant plus que nous rencontrerons à Choranche notre ami Garby et l'équipe de grenoblois qui progressent dans le gouffre Berger.

Nous sommes emballés par la grandeur et la beauté des cavités, Gournier, Chevaline, Couffin, Favot, Bournillon, les Merveilleuses, et par l'immensité des Hauts Plateaux où pullulent les gouffres. En 1953, nous participons au camp du GSV, Groupe Spéléologique Valentinois à la grotte de la Luire. Impressionnante cavité, mais l'entente avec les régionaux se révèle parfois difficile et nous ne renouvelerons pas l'expérience l'année suivante. Après les immenses joies éprouvées lors de nos sorties et de nos camps, nous devons connaître le plus grand malheur. Le 15 août 1954, une crue subite de la Cure, due à de violents orages sur le Morvan et à un lâcher de barrage en amont devait provoquer la noyade de deux des nôtres sous une voûte basse de la grotte de Barbe Bleue. Marc Méraville, mon frère, et son camarade Christian Boblin, tous deux âgés de 17 ans. Malgré notre immense peine, nous n'abandonnerons pas et déciderons de poursuivre en leur mémoire.

Ce fut difficile, un nouvel incident intervint deux ans après. Dans la même grotte, au jour d'anniversaire de l'accident, nous serons bloqués à notre tour, et les

autorités et la presse se déchaîneront contre nous, un plan ORSEC ayant été déclenché pour nous récupérer. Je me trouvais avec Jean-Jacques Lebret et le père de Christian Boblin.



1946 - Gérard dans Barbe-bleue

Des grilles furent mises en place à la perte des Goulettes et à la résurgence, et un arrêté préfectoral vint interdire toute exploration. Fort heureusement, quelques années plus tard, l'arrivée d'une équipe de jeunes passionnés, Pierre Guilloré, Jean-Claude Liger, Phillippe Gouin et Denis Loiseau, vint relancer notre activité sur la région d'Arcy-Saint-Moré. Notre moral se rétablit et les explorations reprirent. Désobstruction réussie du laminoir conduisant à la salle de Pâques dans la grotte des Deux Cours ; franchissement d'un siphon aval par Patrice Pesquet dans la même cavité ; enlèvement de 70 mètres cubes d'éboulis masquant l'entrée de la grotte de Pêcheurs et, là encore, une découverte archéologique : une sépulture. Crânes, ossements, poteries, et, à l'intérieur de la galerie, exploitation par nos ancêtres des rognons de chaille pour fabrication d'outils et coloration à l'ocre de certains plafonds. On rebouche sommairement, on prévient le professeur Leroi-Gourhan qui continue d'organiser un camp de fouilles annuel depuis 1946 aux différentes grottes d'Arcy. Nous sommes en 1962, il prend acte de notre découverte et nous relaie pour la fouille avec sa compétence d'archéologue.

Les camps se succèdent d'année en année sur le Vercors. Prospection de la forêt de la Loubière, découverte de nombreux scialets, dont le joli scialet des Joufflus, descente au scialet de Malaterre, au trou du Diable.

Dans le ravin de Combemâle, après le repérage d'un porche de la grotte et la longue désobstruction d'un laminoir de 60 mètres, découverte du réseau du Courant d'air. Eau à 4°, vent violent, voûte basse nécessitant immersion et risque énorme d'être bloqué par une crue, en raison du contre pendage de la roche à la sortie. On veillera à la sécurité des explorateurs : ligne téléphonique installée, limitation au nombre de 4 des spéléologues engagés, épicerie à 700 mètres de l'entrée en zone sèche, avec vivres et carbure en réserve, et une tente et deux duvets, un système d'alerte si les voûtes basses siphonnantes s'amorcent, car le temps est si souvent exécrable que nous assisterons à des mises en charge au début du mois d'août noyant

300 mètres de galeries, l'eau se déversant dans le ravin en empruntant le laminoir d'entrée. Mais son exploration est restée, en raison de toutes ces difficultés, un bel objectif réalisé.

Comme il arrive souvent dans les groupes, en 1966, des dissensions apparaissent et des maladroites sont commises. Les motivations sont différentes, et c'est l'éclatement. Il donnera naissance au Spéléo Groupe des Hauts de Seine, SGHS, d'une part, et au groupe Yonne-Vercors, d'autre part. La renaissance est rapide et après accord et partage du matériel, chaque groupe se relancera d'arrache-pied sur ses objectifs afin d'obtenir les meilleurs résultats.

Nous formerons donc rapidement une nouvelle équipe et tentons une prospection sur les Hauts Plateaux pendant le camp d'été. Une météo peu clémente en réduira l'efficacité : peu de résultats.

En 1968, grâce aux regards tout neufs et attentifs de ces jeunes spéléos sur le monde souterrain, nous découvrirons le passage clé, la boîte aux lettres du puits des Shadocks dans l'imposant gouffre de Malaterre. Et à nous les folles désobstructions, les escalades démentes. Nous campons sur place, à l'entrée du trou, de crainte que les régionaux ne viennent y mettre leur nez maintenant que le passage est ouvert.

Pendant cinq ans, nous protégerons notre découverte, n'étant pas sur place, afin de nous réserver l'exclusivité de la poursuite des explos. Nous maquillerons le passage, faux murets et vrai blocage de la chaudière d'accès. Nous avons jadis été piégés par les Valentinois (GSV) au trou de l'Aygue, où nous avons dégagé le passage dans le laminoir. Ils ont réalisé la première, et « quelle première », après notre départ, sans nous en parler, ni nous inviter à y participer. Les régionaux s'estiment sur leur territoire et les intrus que nous sommes ne peuvent cohabiter avec eux qu'en leur faisant allégeance. Ils se prennent très souvent pour les seigneurs des lieux. Du calme, ne nous énervons pas, on prendra notre revanche plus tard, sur ce même terrain. En 1975, nous nous attaquons à notre tour à la résurgence de Combemâle, trou de l'Aygue, dont les escalades importantes et délicates se trouvaient abandonnées par les spéléologues régionaux.

Nous réussirons là où ils avaient échoué et en quelques années poursuivant nos efforts, nous réaliserons deux traversées, ouvrant deux nouveaux gouffres, le Malentendu et l'Inattendu, à la veille d'en ouvrir un troisième, déjà baptisé l'Imprévu. Une dénivellation de 182 mètres et près de 2 kilomètres de galeries nouvelles explorées.

En janvier 1993, nous sommes venus faire une randonnée à ski, mais la neige fondante nous incite à retrouver notre instinct de chercheur de trous. La chance va nous sourire, ce vendredi 22 et les jours suivants : en partant d'une faille après une classique désobstruction, le scialet continue en une succession de puits ininterrompus nous amenant à la cote -200. En 1996, le trou Spinette atteint la profondeur de -460 mètres. Nous devons renoncer à atteindre les galeries extrêmes de la grotte de la Luire, alors qu'il ne restait plus que 150 mètres de roche à traverser pour aboutir et réaliser la jonction.

Dès l'année 1992, sous l'impulsion d'Eric Chenouard et de Philippe Savantré, nouvel objectif dans les Pyrénées Cantabriques. Un camp de 15 jours permet la reconnaissance d'un secteur prometteur. Les camps et les découvertes se succéderont d'année en année. En 1997, dans la grotte fort connue de la Cañuela, l'équipe réalise une grande « première », à poursuivre durant l'été 1998.

Citons pour mémoire les régions où nous exerçons notre activité et visitons de nombreux trous : l'Yonne, la Côte d'Or, le Doubs, le Jura, le Lot, l'Ardèche, le Gard et surtout le Vercors. Maintenant, l'Espagne dans les Pyrénées Cantabriques. Mentionnons les entraînements à l'escalade artificielle et ceux sur échelles et cordes qui avaient lieu au viaduc de Bures sur Yvette, maintenant interdit d'accès. Ils nous ont permis de suivre l'évolution des techniques des années 1970 (1967 à 1973) lors du passage des échelles souples à l'autonomie sur corde grâce aux descendeurs et aux bloqueurs.

N'oublions pas de citer nos randonnées hivernales, depuis plus de 20 ans, sur les Hauts Plateaux du Vercors et du Glandasse. Chaque année, nous vivons intensément l'aventure dans ce cadre magnifique, sauf par temps de brouillard ou de grosses tempêtes de neige, qui réduisent à l'extrême la visibilité. Il n'est plus possible alors d'apercevoir vers quels obstacles vous conduisent vos skis. Certaines fois, désorientés, la nuit venue, il faut se résoudre à bivouaquer au pied d'un sapin protecteur, sur la neige gelée.

Terminons par un merci, à tous ceux, présents ou absents, qui ont participé et assuré par leur dynamisme et leur efficacité, la réussite de nos projets.

Gérard Méraville

SPÉLÉO Île de France

N° 52 - Spécial Gérard Méraville - décembre 2001

CoSIF 130 rue Saint Maur 75011 PARIS

Président : Marc Hervé – 51 av. Stalingrad ; esc.14 ; 94800 Villejuif – m_herve@club-internet.fr

Abonnement :

- par courrier 20 Francs pour 5 numéros

- par courrier électronique (fichier PDF) gratuitement, sur le web (<http://www.ffspeleo.fr/csr/cosif>)

Tirage : 150 exemplaires papier, 32 gratuits par email, 135 consultations sur le web pour le numéro 51.

Diffusion : abonnés, correspondants des clubs, responsables COSIF, présidents des CDS d'IdF et tous les CSR.

Rédaction : Jean-Paul Couturier - 6 rue de l'Abbé Grégoire 92130 Issy les Moulineaux - 01 46 38 17 66 - jean-paul.couturier@wanadoo.fr avec de nombreuses aides (voir signatures des articles)

Corrections : Hervé Méraville et Delphine Molas

Prochain numéro : informations à envoyer de préférence sous forme électronique pour parution vers le 15 janvier 2002

TÉMOIGNAGES

Ma première rencontre avec Gérard date d'un matin glacial de Pâques 1953. Christian Boblin avait fait la rencontre de Marc Méraville au cours d'une bagarre les opposants et dont le prétexte demeurera à jamais obscur.

Il nous tardait de voir ces hommes (ces surhommes plutôt) qui étaient en pleine période d'exploration de la Luire et s'avançaient à -300 mètres et plus. Christian et moi faisions en courant le tour de la prairie pour tromper le froid et le temps. Enfin, une faible lueur nous fit timidement approcher de leur tente et il nous fut donné de rencontrer les hommes de la Luire. Il y avait là Briffard et deux ou trois autres. Deux souvenirs restent gravés dans ma mémoire : l'odeur inconnue du réchaud à essence et la personnalité de Gérard : les épaules lourdes, les mâchoires épaisses qui auraient été rudes sans un ironique et bienveillant plissement de l'œil.

J'ai passé l'âge de la flagornerie et je puis dire aujourd'hui qu'il était entouré de cette aura indéfinissable qui définit et accompagne le "chef" ou mieux le meneur. C'est ainsi, les épreuves et les années n'y ont rien changé.

Nous connûmes des expéditions au Puits Bouillant, la grande désobstruction en particulier. Les dates se télescopent un peu à ce sujet. J'ai le souvenir d'une visite complète avec Pichard et Joël Baulic un ami à moi.

Hélas il y eut la tragédie de 1954 à laquelle j'échappai par un étonnant miracle.

L'aventure de 1955 ou 56 et notre réclusion en compagnie du père Boblin (il y a une vingtaine d'années ma mère me rappelait un détail que j'avais complètement oublié : le Père Boblin émergeant de ce qui tenait lieu de sommeil et murmurant : « je vois des côtelettes »).

Puis le temps passa, en 1957 et pendant 2 ans 1/2 j'eus avec la répugnance qu'on imagine à « rétablir l'ordre en Algérie ».

J'en revins pesant 53 kilos puis recouvrant du poids et du tonus, fis diverses activités, du théâtre par exemple jouant Brecht et Tchekov. Je m'intéressai à la religion cathare, en fait un avatar du christianisme tenté de dualisme et en aucun cas une filiation du manichéisme comme l'ont écrit de bons auteurs (mais brisons là car je crains d'être entraîné par un sujet hors de propos ici). Je fis deux séjours à Montségur, beau pays, riche en grottes mais pauvre en enseignements (Je fis aussi de l'alpinisme).

Désormais, nous disposons de notes, de cahiers soigneusement conservés.

Le 13 avril 1963, je me rendis à Arcy avec ma jeune épouse et Guy Rémiot rencontré je ne sais plus comment.

Nous promenant le soir au pied des falaises de Saint-Moré, nous vîmes s'avancer un personnage au visage émacié couvert d'un casque bleu. Un vieux réflexe fut de nous dissimuler.

Le lendemain près de la Grotte des Pêcheurs (notre projet était de visiter l'Entonnoir) émergea d'une tente

un individu barbu, à l'épaisse tignasse qui nous salua jovialement.

C'était encore un jour de Pâques et quelques minutes plus tard, nous rencontrions Gérard qui n'avait pas changé en 10 ans et demeurait nimbé de cette aura de meneur dont j'ai déjà parlé.

L'équipe elle, avait changé : Pierre Guilloché aperçu la veille, Jean Claude Liger le matin, Philippe Gouin et un ou deux autres car à cette époque je n'indiquais pas les noms. La journée se passa à échanger des points de vue et à convenir de nouvelles rencontres. Ce fut alors la haute époque du GSPP. Mes notes sont à la disposition de vénérateurs du souvenir.

[...]

Mais nous voici bien loin de Pâques 1953 et de ma première rencontre avec Gérard. Mon sentiment n'a pas changé et encore ignorions-nous ton passé de résistant et l'homme qui descend dans la rue quand la colère y gronde. Mieux que les techniques, tu nous as appris à aimer les cavernes, tu nous en as donné le sens. Tu reste le meneur au sens noble du mot.

Merci pour tout Gérard, nous te devons beaucoup. Sans toi, les choses et les vies auraient été différentes.

Jean-Jacques Lebret

À l'instant où j'évoque les moments partagés avec Gérard Méraville, il m'est difficile d'écarter de mon esprit les événements « collatéraux » forts de ma passion spéléologique. Cela étant dit pour expliquer pourquoi je rappelle des faits de la même période. Au dernier festival de Villejuif, le 28 novembre 1998, j'ai revu Gérard pour la dernière fois. J'ai tenu à la présenter à Madame Dominique Baffier, chercheur au CNRS, chargée des études des gravures rupestres de la grande grotte d'Arcy sur Cure. Dans le résumé de son exposé, elle citait trois jeunes spéléos qui avaient découvert les premières représentations pariétales de mammouths le 15 février 1946. C'est pourquoi, après sa conférence, je suis allé lui demander si elle connaissait Gérard. J'ai vu celui-ci très gêné d'être ainsi mis en lumière. Ceci étant tout à fait conforme à son attitude réservée coutumière.

Voici un extrait de la lettre qu'il m'adressait le 14.08.1998 : « tu me demandais si tu pouvais adresser à Jacques Choppy un texte concernant les découvertes d'Arcy et les poursuites qui ont eu lieu, je te joins à cet effet un extrait du bulletin de la Société des Sciences de l'Yonne qui relate, en détail, les événements, tu peux lui confier. On s'aperçoit qu'en un demi-siècle, les comportements ne changent pas. Qu'il en fasse bon usage, ça mérite d'être connu » Il faisait allusion aux attaques des représentants du Ministère au moment de la révélation de la découverte de la grotte Chauvet à Vallon Pont d'Arc.

Je suis heureux d'avoir pu, avant la mort, en 1995, d'Henri Pichard, les inviter à passer, tous deux, quelques jours chez moi. Depuis quelques années, Henri était fâché avec beaucoup. Il souffrait d'un manque de reconnaissance de ses travaux photos et cinéma. De leur avoir fait visiter le site et le musée de Solutré et la grotte de Clamouse, a permis aux deux amis de nombreuses années d'expé spéléos communes de se retrouver en bons

termes. Comment ai-je fait la connaissance de ces deux compères ?

C'était au cours de mon service militaire (mars 1950 à septembre 1951) au Groupe Géographique à Montrouge, puis à Joigny dans l'Yonne. J'ai eu l'occasion au cours de cette période de rencontrer quelques spéléos. Rencontres qui ont marqué, orienté mon existence de façon très nette. Je me rappelle aussi du capitaine Bourrat qui nous accueillait chez lui le samedi après midi pour nous permettre de quitter nos effets militaires et repartir avec lui, sac au dos, faire des randonnées et épreuves d'orientation dans la forêt d'Othe notamment. Et ces descentes de l'Armançon et de la Cure, en crues, avec le canoë canadien de Martinez, de merveilleux cornet de jazz de la formation de Claude Luter.

Au poste de garde, j'ai fait la connaissance de Jo Berger. En 1951, il me dira que Pierre Chevalier, qui vient de disparaître à l'âge de 96 ans, doit organiser un camp de prospection sur le plateau du Parmelan, à l'est d'Annecy. J'y participerai pendant 21 jours avec son fils Jacques. Jean Noir et Marius Gontard y passeront quelques jours.

Je ne sais plus par qui j'apprends qu'à Joigny un électricien pratique la spéléo. Je parviens à voir Henri Pichard. L'électricien, c'était lui, qui m'invite pour le dimanche suivant à une séance de prises de vues cinéma souterrain dans la galerie dont l'accès est le puits situé dans la cour de la ferme de la « mère » Trottier : le puits bouillant à St-Aubin-Châteauneuf. Cette occasion de participer à la réalisation de « Spéléo, homme du dimanche », 1^{er} titre du film d'Henri Pichard dont les rushes ont été repris et montés par Caroline Marteau pour le festival de Yerres 1991 et deviendront « histoire des horizons perdus », me permet de faire la connaissance de Gérard Méraville, notamment. Depuis Joigny, j'ai du rejoindre, un week-end, à vélo, Henri et Gérard pour un examen minutieux des galeries supérieures de la résurgence de Barbe Bleue à Arcy sur Cure.

Ma permission de sortie de week-end se terminant, j'ai quitté Henri et Gérard à leur bivouac sous un porche d'entrée de cavité. Henri me racontera plus tard la fin de leur séjour. Voulant prospecter un autre secteur, ils avaient laissé leur matériel sur les lieux du bivouac. Gérard, très soigneusement, en bon organisateur, avait rangé toutes ses affaires dans son sac de randonnée. Henri, assez pagailleux, avait laissé tout en vrac, même sa caméra, simplement masquée par son sac de couchage. À leur retour, Henri a tout retrouvé, en place, par contre le sac de

Gérard avait disparu, car plus facile à emporter rapidement, donc avec moins de risques d'être surpris par un retour inopiné des propriétaires respectifs du matériel.

En 1955, ce ne sera qu'en septembre que je peux rejoindre Henri et Gérard à Arcy. Gérard est très affecté par la mort, le 14 août 1954 de son frère Marc et de Christian Boblin, à la Grotte de Barbe Bleue, noyés sous la voûte mouillante devenue siphon par suite d'un lâcher d'eau intempestif d'EDF au barrage de Chastellux sur Cure. Gérard veut revoir les lieux pour tenter de comprendre comment, lorsque le niveau de l'eau monte, le passage de sortie du siphon devient très difficile à retrouver. Je plonge et franchis cet endroit néfaste avec lui. Lorsque nous nous relevons dans la partie de galerie plus vaste, nous sommes éblouis par un éclair. C'est Henri Pichard, guettant notre sortie, qui vient de prendre une photo. Celle-ci est devenue très précieuse pour moi, particulièrement après la disparition de ces deux amis. Comme la plupart des photos réalisées par Henri, elle est d'une grande qualité technique et artistique.

Je reviens sur ce mortel accident, la noyade de ces deux jeunes spéléos ; André Leroi-Gourhan venu de son camp de fouilles voisin avec son équipe a participé activement à nos recherches, malheureusement tardives, et a soutenu Gérard dans sa peine, comme il avait défendu, en 1946, les trois découvreurs. Ceux-ci, on s'en souvient, avaient dû subir les menaces de poursuites judiciaires de la part de « fonctionnaires » de la préhistoire pour avoir découvert des gravures rupestres sans autorisation. Oh ! Bêtise des gens qui se prennent au sérieux mais qui ne font rien sérieusement. Pour conclure, beaucoup collectionnent les objets les plus rares, certains spéléos des lampes acétylène, personnellement je préfère les collections de personnes, connaître le plus possible de gens. Le malheur est qu'avec l'âge, le grand nombre s'amenuise dramatiquement.

Solstice d'hiver 2001/2002, Georges Garby



1964 - Groupe Spéléologique et Préhistorique Parat

Debout : Francis Khalifa, François Briffard, Pierre Guilloré, Gérard Méraville, Gérard Crépey, Christian Perrault, Henri Pichard ; Accroupis : Philippe Gouin, Jean-Claude Liger, Christian Couleru et ses enfants, Denis Loiseau.

Ce sont aussi de bons souvenirs. Et le rêve, ne permet-il pas les découvertes les plus fabuleuses ?

Fin juillet 1986. Nous sommes en plein milieu du camp d'été. Les juilletistes viennent de nous quitter, les aoûtistes ne sont pas encore arrivés. Nous nous retrouvons seuls, Gérard et moi.

Pour marquer une petite pause, nous allons voir un vieil ami de Gérard, garde-forestier, en retraite depuis quelques années. Je soupçonne Gérard d'avoir une petite idée derrière la tête...

On boit un coup, et un autre. La discussion arrive sur les cavités inexploitées du plateau. Le garde nous confie alors qu'en rénovant le marquage d'une parcelle au-dessus de la Chapelle en Vercors, il était tombé sur un puits d'entrée de bonne allure, à l'écart de tout chemin, sans trace d'exploration.

"C'est facile, il est pile sur le bord de la parcelle !", nous dit-il.

A peine rentrés à la tente, Gérard n'y tient plus. Grâce aux explications du copain, on pointe bien vite le trou sur la carte. On se prépare pour le lendemain matin, avec de quoi faire face à une centaine de mètres de puits.

La route est interdite à la circulation, nous laissons la 2CV et montons à pied pendant une petite heure. Puis nous prenons un chemin vers l'est, jusqu'à couper le marquage de la parcelle. Nous suivons alors le marquage à travers bois, pour être sûrs de ne pas louper le trou. Ce qui nous amène à grimper un mamelon rocheux, au sommet plat et dégagé. Au beau milieu s'ouvre un puits de 2m de diamètre, une vingtaine de mètres de profondeur. Aucune trace, ni feu, ni carburant, ni spit.

Gérard n'est pas très bien. Une bestiole l'a piqué au poignet pendant la nuit, et ça commence à gonfler. Il n'avait rien dit jusque-là, et il est bien décidé à descendre ! Grand seigneur, Gérard me laisse passer devant. Il place une sangle autour d'un gros bloc pendant que j'ajoute un spit en haut du puits. 20 mètres plus bas, une large lucarne s'ouvre sur un vaste puits légèrement décalé.

La corde semble ne pas frotter, je continue jusqu'à un cône d'éboulis où Gérard me rejoint quelques minutes plus tard. Un large sourire le traverse d'un bord à l'autre. Nous parcourons lentement l'éboulis, comme pour faire durer ce moment magique. De la première, facile, toute simple ! Nous savourons ce petit plaisir, être les premiers, et ce puits est pour nous le plus beau de tous !

Tout en bas de l'éboulis, un petit point rouge nous attire l'œil. Gérard le ramasse. Un bout de gaine plastique, gros comme le pouce, qui a un petit air de déjà-vu. On n'arrive pas à y croire, tant le contraste est grand avec les minutes qui viennent de s'écouler. Pourtant, il faut se rendre à l'évidence : c'est un bout de poignée de descendeur autobloquant !

C'est d'un regard soupçonneux que nous observerons les parois pendant la remontée, à la recherche de traces que nous ne verrons pas. Gérard est passé devant, sa piqûre a encore gonflé et il a la tête qui tourne. Il finit par m'avouer qu'en plus, il commence à avoir mal au ventre !

Nous nous retrouvons à l'extérieur, ses nausées ont disparu, mais pas toutes seules, comme en témoignent son équipement retiré à la hâte !

Nous redescendons à la voiture, bien déçus d'avoir loupé "notre première". En arrivant à la tente, Gérard sort les deux tomes de l'inventaire des cavités du Vercors, que

nous feuilletons fébrilement à la recherche des coordonnées du trou. Finalement, le voilà. Nous retrouvons bien les coordonnées, la description de l'entrée, le puits que nous avons descendu.

Une petite escalade (qui nous a totalement échappé) donne sur un lac... qui a été plongé ! Notre déception se transforme alors en admiration pour ces spéléos qui sont allés plonger là, sans laisser la moindre trace !

La piqûre de Gérard commence à dégonfler, il a mis dessus une de ses pommades qui sentent le camphre à plein nez !

Dans la même journée, il y a eu de l'espoir, de la joie, de la déception, de l'inquiétude. Nos rêves, cette nuit-là, iront vers d'autres premières, des grandes rivières souterraines inexploitées, des puits vertigineux, des vrais rêves de spéléos !

Luc Martin

Le Rechimet : cela a commencé, il y a plus de 25 ans, lorsque, dans les falaises du Saussois, un jour d'hiver, Gérard et ses copains ont vu s'échapper du brouillard d'une fissure de la falaise. En contrebas, été comme hiver, une rivière coulait en permanence. Elle ne s'est jamais tarie, même durant les étés les plus secs.

Ces fous de "spéléos gratouilleurs", dont Gérard a toujours fait partie, ont commencé à élargir la fissure à la main, puis avec des outils de fortune, enfin comme cela devenait sérieux et prometteur, avec des petites pelles, pioches, barres à mine, etc..... Voyant que le travail n'était pas rapide de cette manière, ils commencèrent à utiliser toutes sortes de produits explosifs de leur cru (fumigènes, produits agricoles, cordeau détonnant provenant de la dernière guerre, poudre à canon). Cela faisait beaucoup de bruit, énormément de fumées et ne donnait pas beaucoup de résultats. Cela ne faisait rien, ils étaient ensemble et ils "rigolaient" bien.

Les années passèrent. Le groupe s'étoffa de quelques "bricoleurs inspirés" toujours guidés par Gérard et bientôt on vit apparaître perceuses à percussion, marteaux électriques ou pneumatiques, groupe électrogène, systèmes mécaniques tous aussi délirants les uns que les autres pour extraire et sortir les gravats.

Tout au long de ces années nous avons imaginé une grande cavité derrière ces fissures que nous élargissions à l'explosif; nous rêvions d'un grand lac qui alimentait cette rivière que nous voyions sortir derrière la route et qui se perdait dans l'Yonne; nous nous imaginions déjà marchant dans le lac avec de l'eau jusqu'à la taille ou nous promenant avec des canots pneumatiques.

Année après année, la grotte s'est agrandie, s'est allongée, est devenue plus profonde (NDLR : 30 mètres de développement) mais nous n'avons toujours pas atteint le lac. Peut-être ne l'atteindrons-nous jamais, peut-être n'est-ce qu'un rêve, mais comme a dit Gérard juste avant de partir pour sa dernière exploration:

"L'important, c'est d'en avoir rêvé".

Bernard Larvet

IMPRESSIONS SPÉLÉOS

par le Groupe Spéléologique et Préhistorique Parat

Si le siège du G.S.P.P. se trouve actuellement à Paris, sa naissance déjà lointaine puisqu'il fut fondé en 1945, eut lieu dans l'ombre propice et bien ignorée à l'époque des gouffres et des cavernes de l'Yonne. De cette enfance consacrée aux cavités de notre région, nous est resté un attachement profond pour ces grottes dont l'abbé Parat fut le premier à discerner l'importance archéologique. Notre intention n'est pas cependant, au long de ces quelques pages, d'évoquer les travaux du vénérable savant dont on vient justement de fêter la mémoire avec éclat, mais bien de suggérer de notre mieux certains aspects de ce monde souterrain qui nous passionne et certaines des impressions qu'il a pu nous procurer au cours de bien des heures passées à en déchiffrer le mystère.

Qui ne connaît dans la région les belles cavernes aménagées d'Arcy-sur-Cure ? Mais on ignore souvent que les richesses spéléologiques du département sont loin de se limiter à cet intéressant massif. Plusieurs gouffres dont un de près de 100 mètres, trouent, en effet, les calcaires fissurés de notre région, qui recèle aussi quelques rivières souterraines aux froides eaux plaintives.

À cet austère domaine où nous pousse presque chaque dimanche l'aiguillon opiniâtre de la curiosité, et aux vastes cavernes du Vercors que nous hantons l'été, nous avons essayé d'arracher pour les traduire en mots rétifs un peu de silence et de nuit. Notre ambition n'est pas d'expliquer, mais de peindre et qui sait, de susciter le désir de connaître mieux ces "choses d'en bas" que nous sommes sans doute plus adroits à parcourir et à goûter, qu'à évoquer et à décrire.

Nous dévalons pesamment les minces sentiers qui courent sur les pentes raides et déjà jaunies par septembre, vers les eaux ambrées et murmurantes de la Cure. Troupe insolite, casquée, harnachée, hérissée d'outils, file silencieuse de silhouettes bossues sanglées de combinaisons usées qui se hâte lourdement, froissant les épines noires et éveillant des fuites d'ailes furtives.

Le groupe s'en revient humer l'air familier des cavernes maternelles après les fatigues hardies d'un mois de Vercors.

Arcy-sur-Cure... Berceau de tant de souvenirs, de tant d'aventures communes, dont nous connaissons les moindres taillis, les plus étroites niches à corneilles et surtout les eaux souterraines qui frémissent, plaintives et froides, sous les lourdes assises du plateau.

À force de l'avoir évoquée et d'en avoir parcouru les cheminements compliqués, nous avons acquis de cette circulation une conscience sourde, une conviction intime semblable à celle du flux régulier du sang dans nos veines.

Pratiquement, tout ce qui a été découvert ici sur le plan purement spéléo, l'a été par le groupe, en 20 ans de week-ends sacrifiés et de choucroutes indigestes. Gérard Méraville, le président, est chez lui sous cette voûte basse où nous nous glissons à présent et où ses larges épaules ont contribué souvent aux efforts patients de l'érosion millénaire. Je le vois dans l'ultime reflet de lumière extérieure qui promène sur ce domaine le calme épais de ses lourdes mâchoires et ce regard clair presque rêveur, n'était le petit plissement vif qui bride le coin agile de

l'œil. Il a connu avec les plus anciens membres du groupe cette période héroïque de l'après-guerre où presque tout était encore neuf et à découvrir dans la région. Époque d'explorations pieds nus où faute d'introuvables bougies, on pataugeait dans les galeries sonores et vierges à la leur fumeuse de baguettes de plastique enflammées¹.

Les amateurs de spéléo étaient alors aussi rares que les chaussures de cuir et le gouffre Grotte des Fées, plus connu sous le nom de grotte des Deux Cours, dont nous retrouvons aujourd'hui dans une débauche de lumière acétylène les couloirs familiers, gardait encore de ténébreuses énigmes. Les cavernes plus vastes ou plus belles dans le sens où l'on prend habituellement ce mot ne manquent pas, rares sont cependant les cavités qui approchent en complexité et en imprévu le réseau tortueux de salles et de galeries que les eaux de la Cure, lassées de contourner en boucles douces l'épais massif d'Arcy, ont forcé à travers les calcaires fissurés au terme d'une patiente et obscure alchimie.

Au total et pour cette seule grotte, un kilomètre de développement connu tant en étages fossiles délaissés par les eaux qu'en couloirs vivants parfois coupés de siphons ou élargis en salles où murmure un ruisseau souterrain, ultime reliquat de la sauvagerie des crues anciennes. Rien qu'à topographier l'ensemble de ce réseau, Pierre et Philippe ont passé plus de 50 heures, perchés dans les voûtes ou étirés dans l'argile gluante des laminoirs à coucher sur des carnets maculés, un amoureux mélange d'angles et de distances.

Il est loin cependant ce temps fabuleux des années 1944-45 où tout était à la portée du coureur de grottes pour peu qu'il montre de l'audace et qu'il possède quelques guenilles à l'épreuve du monde souterrain. Si la moisson de découvertes fut belle à ce moment, force est bien de reconnaître que le champ des recherches s'amenuisa, bien vite tandis que paradoxalement le nombre des spéléos grandissait sans cesse.

De nos jours, dès le mois de mai, ces cavernes d'Arcy sont envahies de chercheurs et de sportifs sérieux sans doute, mais bien souvent aussi de scouts braillards en mal d'aventures, voire de touristes qui n'hésitent pas à troquer le transistor pour une lampe de poche agonisante.

Les escalades hardies et les reptations patientes nous ont bien apporté encore quelques résultats encourageants, mais rien qui se puisse comparer aux enthousiasmes primitifs. De guerre lasse, et pour occuper le bouillonnement hivernal des énergies, nous en sommes venus à la désobstruction, aux longues séances monotones qui sur la foi d'un courant d'air capricieux nous muèrent en taupes acharnées. Là, encore d'intéressantes découvertes, mais plus grand chose de l'effort aventureux et vivifiant que nous ne trouvons plus guère qu'en Vercors, cet eldorado lointain du spéléologue icaunais.

[Ndlr : la suite de ce texte est reportée à la cavité qui est concernée. Elle sera indiquée par :

"suite x/3 - Jean-Jacques Lebret (1965)"]

¹ morceaux de plexiglas récupérés sur les carcasses d'avions allemands après la guerre

Certes, le premier contact n'est pas fameux. La roche compacte s'abaisse lentement, presque insensiblement vers l'eau, infligeant, à qui tente d'examiner le siphon proprement dit, une douloureuse flexion de l'échine rapidement suivie d'une torsion des vertèbres cervicales, peu compatible avec une rêveuse contemplation. Les feux convergents de nos frontales dissipent assez mal l'effet d'un premier abord plus que sinistre; voilà bien le définitif pincement des strates plongeantes, entièrement noyé par les eaux, qui, sur des distances parfois considérables, interdit même la progression des hommes-grenouilles rompus à ce genre d'exercice.

En fait d'appareil de plongée, nous ne disposons guère que du volume limité de nos poumons, l'eau est à 11° et, à l'intérêt soudain que prend Jean-Claude pour les ébats solitaires d'un pâle insecte cavernicole, je sens que chacun mesure avec philosophie l'inévitable issue d'une journée pourtant organisée dans un splendide débordement d'enthousiasme.

Gérard, qui en a vu d'autres, et qui assiste plus impénétrable que le siphon lui-même à la désagrégation timide de nos farouches énergies, a quelque peine pour nous convaincre de ne pas quitter les lieux sans une ultime tentative, un dernier artifice en vue duquel nous avons traîné jusqu'ici quelques pelles repliables. Il s'agit de barrer le ruisseau dans l'espoir, vague et bien mince, de voir baisser le niveau de la grande vasque du siphon et, qui sait, de faire cesser au moins un instant l'alliance redoutable de l'eau et du rocher.

En quelques minutes seulement nous édifions un mur de glaise compacte, assez large et assez haut pour contenir longtemps le cours du ruisseau dont la pente est d'ailleurs faible à cet endroit, trop faible hélas pour nous laisser espérer un résultat bien spectaculaire.

Le petit murmure monotone des eaux s'effile puis s'éteint tandis qu'apparaissent, ruisselants dans le bief délaissé, de lourds bancs de gravier gris. Immobiles, toutes lampes braquées sur la vasque désormais endormie, noire et lisse, nous fixons l'impassible barrière avec une ferveur de primitifs en extase.

— Ça baisse ! crie quelqu'un qui, la joue au ras du froid miroir, darde le rayon étroit et pénétrant d'une torche électrique vers la voûte qui semble, il est vrai, amorcer un lent et vague décollement. Et soudain, comme à regret, le siphon exhale un sinistre gargouillis, un râle de suction bizarre tôt étouffé en même temps - mais n'est-ce pas le fruit de notre enthousiasme - qu'un souffle froid semble passer sur nos mains humides. Ces démonstrations encourageantes s'arrêtent d'ailleurs là et la nappe d'eau refuse obstinément de s'abaisser davantage.

Amorcé ? Désamorcé. La chose n'est guère évidente.

Patrice, qui s'est immergé jusqu'au cou et qui à du mal à contenir un halètement désordonné, croit voir sur une grande distance une zone fuyante et vague, déterminée par les parallèles luisantes de l'eau et de la voûte qui, chichement écartées de 5 cm au plus, se fondent très loin dans une obscurité hostile qui n'est peut-être qu'un recul du siphon.

Si inhumain que soit le paysage entrevu, il doit receler quelque inavouable soupçon d'issue car, sans plus de commentaires, Patrice commence à se débarrasser de son casque inutile et de tout ce qui l'encombre et l'alourdit. J'ai souvent remarqué comment, à l'approche de quelque épreuve particulièrement importante ou dangereuse, ce garçon enjoué garde un silence quasi recueilli qui n'est pas l'effet de l'inquiétude, mais bien une sorte de mobilisation intense de toute son énergie vitale.

Nous encordons avec soin ce providentiel volontaire qui, ne gardant à la main qu'une torche étanche, commence avec force claquements de dents et bredouillements conjuratoires à s'immerger jusqu'à la nuque à l'entrée de la voûte basse.

Il hésite, ressort pour calmer un peu les frissons qui agitent frénétiquement sa lampe, s'obstine, souffle bruyamment dans l'eau noire et, brisant enfin un lien invisible, disparaît soudain dans un puissant gargouillis qui fuse dans les profondeurs inconnues du siphon.

La corde file entre nos doigts gourds attentifs à déchiffrer les tressaillements brefs qui traduisent seuls les efforts de notre ami. Le silence dure quelques secondes brûlantes puis, dominant les battements sourds des remous sous la voûte basse, sa voix nous parvient déformée et grelottante.

Tout le monde hurle de concert et nous avons quelques difficultés à comprendre qu'il se trouve dans une cloche providentielle où il reprend haleine avant de poursuivre plus loin sa tentative.

De nouveau la corde boueuse nous glisse entre les mains, et de nouveau le silence s'abat, peuplé de clapotis sinistres. Enfin, hachées, indistinctes, déformées par leur étrange cheminement et par des tressaillements de joie, des paroles humaines filtrent sous la voûte. On nous parle de galerie, de rivière, on ajoute qu'on se déplace librement et, est-ce possible, debout, enfin on réclame avec une belle énergie et un débordement d'enthousiasme qu'un compagnon passe le siphon sur-le-champ.

Je ne sais par quel malheureux hasard, je me trouve à ce moment le plus rapproché de la voûte; avant que j'aie pu trouver quelque ingénieux moyen de rentrer dans le rang sans perdre la face, je lis sur le visage de mes camarades une nuance d'intérêt poli qui scelle sans appel mon destin.

À mon tour, je procède à une sommaire toilette du condamné ne gardant qu'un boîtier Wonder préalablement enfoui dans un sac plastique transparent.

L'eau tisse malgré l'épaisseur de la toile et de la laine un réseau glacé au creux de mes reins la morsure monte, moule la poitrine, passe un nœud de marbre autour du cou; c'est intolérable, je bats en retraite en soufflant comme un forcené. Hélas, toutes les lampes du groupe croisent sur moi leurs feux implacables; force m'est bien, cette fois, de livrer à l'étau la peau vulnérable de la nuque.

La voûte est bien décollée en effet, mais si peu, que j'écrase en vain mon nez sur le fin limon fluide et rougeâtre qui la tapisse encore. Une narine s'emplit d'eau et l'autre est à la merci des remous qui ourlent mes grelottements. La vue porte loin pourtant dans cette mince lame d'air horizontale, j'aperçois même les reflets vagues de la lampe de Patrice qui ne cesse de m'assurer sur tous les tons de son tremblement que la chose est d'une agréable simplicité. Et cette cloche ou peut-elle être ? Je ne sais comment cela s'est fait, mais je suis parti. Incapable de maîtriser mes poumons haletants, je bois, je suffoque. Mes pieds raclent la vase douce et mes mains mesurent l'obscurité liquide, un bourdonnement soudain m'emplit les oreilles; presque aussitôt mon visage avide s'incruste dans un accident de la voûte, la fameuse cloche sans doute dont j'avale goulument l'air providentiel.

Je suis l'unique habitant d'un petit monde humide construit en longueur et en largeur mais d'où la hauteur semble bannie. La cloche elle-même où je flâne avec complaisance a la forme et le volume d'un bol retourné. Tout autour du tiers émergeant de mon visage et, pourrait-on dire, à perte de vue, luit le divorce passager de la voûte et de l'eau. L'une plate, grise et ocre, l'autre, lentement moirée noire et lisse. Des frontières invisibles de mon petit monde tout plat me viennent de lourds battements, des " flocs " pesants et sourds, ultimes échos de mes tumultueux ébats.

Si agréable que soit le séjour dans ce lieu étrange, la voix de Patrice a tôt fait de m'arracher à cette langoureuse quiétude.

Nouveau plongeon, plus bref cette fois, nouvelle tasse bourbeuse et, ruisselant comme un phoque qui émerge, je

m'échoue mollement sur un épais banc de gravier à l'entrée d'une galerie nouvelle qui fuit dans l'obscurité.

Aux bornes de la nuit : Imaginer confusément derrière soit un long cheminement hostile, et au terme d'une vaste caverne goûter avec une nuance inquiète cette intimité farouche de l'eau et de la roche, est déjà une précieuse récompense de nos efforts habituels. Rien ne se compare cependant à l'émotion qui nous gagne au-delà de la barrière liquide du siphon.

Gérard nous a rejoints sans difficultés, puis, par téléphone, nous donnons l'ordre d'ouvrir le barrage qui se mettrait sans cela dangereusement en charge. Pour un temps au moins, nous sommes coupés du monde, seuls, et libres de savourer une "première" miraculeuse dans une des grottes les plus connues de France.

Parcourir une galerie vierge, c'est un mélange capiteux de hâte et d'inquiétude, l'avidité de faire reculer encore les ténèbres et la crainte de se heurter à un obstacle imprévu. Malgré nos frénétiques tremblements et nos mâchoires qui crépitent, nous nous ruons courbés en deux, chantant et beuglant d'allégresse. Pas de traces, de marques ou d'objets humains, nous sommes les premiers ! Cette couleur fauve des parois n'avait jamais existé avant que nos lampes ne la suscitent. Il n'y avait là que silence et nuit informe, et voilà que ces choses, si étrangères au monde d'en haut, existent par nous et s'éveillent sous notre éclairage fatigué.

Nous suivons toujours le ruisseau, la galerie est simple, taillée dans une roche sans faiblesses qui se bombe et luit comme une cuirasse. Un passage bas que l'eau contourne lentement nous inquiète un instant. Est-ce un nouveau siphon ? Fébrilement, nous nous traînons sur les graviers de quartz qui crissent et s'incrument dans la peau humide et, soudain, les lampes fouillent le vide d'une grande salle où tournoient nos cris de surprise. Patrice, dont la joie s'augmente de la légitime fierté d'avoir vaincu le siphon, m'accable de bourrades enthousiastes et commence l'escalade d'onctueuses masses d'argile pour atteindre, près des voûtes, l'entrée de galeries supérieures qui débouchent sur des balcons aériens. Ces exercices échouent en partie et, d'ailleurs, il nous tarde de suivre, au-delà de la salle, le cours vivant du ruisseau qui nous entraîne vers de nouvelles ténèbres à troubler.

L'eau devient profonde et ravive nos récents accès de frissons. La galerie se peuple de remous luisants, de reflets humides plaqués au hasard de nos tentatives pour prévenir un nouveau bain complet. Avec l'effort, une brume de vapeur tiède s'élève de nos vêtements trempés vers une voûte étrangement régulière, presque humaine, lourdement romane, ornée par place, de minces coups de gouge où l'érosion a gravé en creux son ténébreux caprice. Pendant des âges sans nombre, l'eau a dû emprunter cette fraction du parcours en conduite forcée, pesant et usant la roche dans toutes les directions de l'espace, au point de modeler la primitive faiblesse du calcaire en un cylindre presque parfait. Puis, cette harmonie cesse sur un coude à angle droit, et laisse place, sans nuances à un délire menaçant de lames tranchantes, de poignards de roche, d'arêtes aiguës tendues au ras du ruisseau, et dont le flot murmurant avive inlassablement le fil acéré.

Je me sens partagé entre le désir de voir reculer encore longtemps l'obscurité et le sentiment grandissant du nombre des obstacles à franchir au retour; de plus nos

précieuses calories continuent à délaissier nos carcasses secouées par un tremblement de plus en plus violent. Gérard dispose d'une résistance au froid quasi légendaire; Patrice, lui, fonce en avant comme une brute, farouchement résolu, semble-t-il, à retrouver une température normale au prix d'efforts frénétiques. Pour mon compte, à défaut de chaleur physique, je sors de la musette la torche électrique des grands jours pour me réchauffer un peu l'esprit au luxe inusité de son soleil factice.

D'imperceptibles signes d'un proche changement d'aspect commencent à paraître cependant. La galerie se creuse de ces chapelets de dépressions circulaires qu'on nomme marmites de géants, l'eau s'y nuance de verts bleuâtres qui attestent de sa profondeur. Ecartelés d'une paroi à l'autre, nous franchissons ces bassins en opposition, rivés aux prises glissantes par de douloureux étirement de l'échine et des jambes.

Mais voici que les marmites se rapprochent, s'unissent pour faire place à une masse d'eau calme et glauque qui occupe toute la galerie. Les lampes accrochent vaguement la fuite spectrale des parois vers un fond que nous ne pouvons discerner. De plus, il semble bien que vingt mètres plus loin, la galerie s'achève net, cernant de toutes parts le froid miroir de la vasque d'un infranchissable cadre de roche vive.

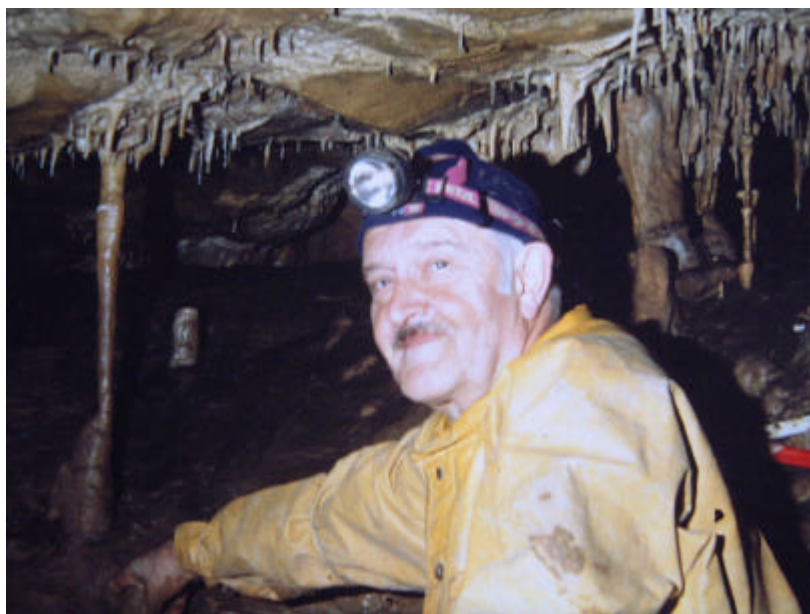
C'est fini, avec un reste d'espoir têtu, nous gonflons un canot où Patrice embarque pour un lent tour d'honneur majestueux, sous le dard argenté de ma torche neuve.

Encore une fois, le siphon nous ferme l'accès du ténébreux séjour. L'obstacle est, ici, bien plus redoutable, bien loin de nos possibilités. L'initié des mystères antiques trouvait ainsi, sur son chemin vers le sanctuaire, des épreuves de plus en plus rudes dont toute une vie venait rarement à bout. Il en est de même en spéléologie.

La progression dans une caverne n'est jamais absolue et la connaissance du monde souterrain n'est donnée au spéléologue que par bribes coûteuses et rares.

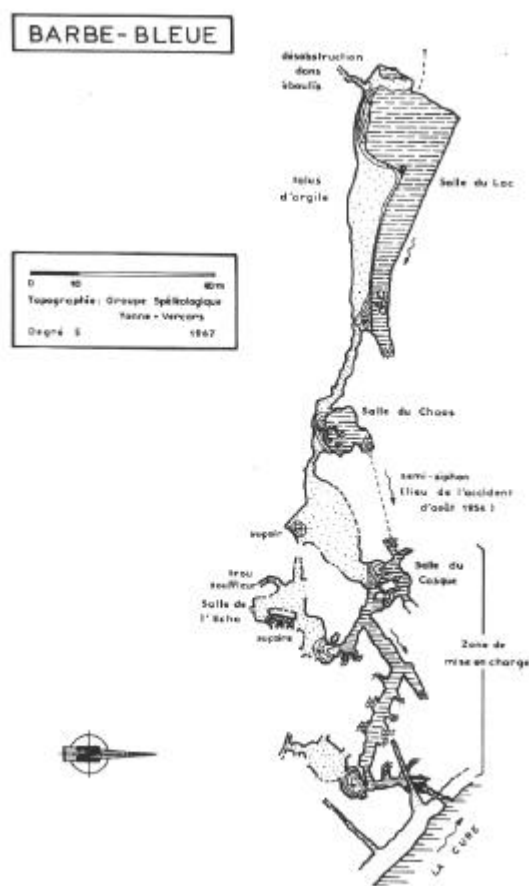
Aujourd'hui, nous avons presque doublé la longueur de la plus profanée des cavités de la région parisienne, celle que tout le monde a parcourue et classée au nombre des aimables distractions d'entraînement. À nouveau, se dresse un obstacle qui paraît infranchissable, mais qui sait pourtant s'il ne cédera pas à son tour.

Suite 1/3 - Jean-Jacques Lebret (1965)



1995 - Grotte du Cheval - cliché association Cora / LaVarende

Grotte de BARBE-BLEUE (1946, 1954-1956)



Résumé :

Appelée aussi "Fontaine du Chastenay".

En 1946, le GSPP franchit le semi-siphon de 30m et découvre la partie amont. Vers 1950, il commence les travaux de désobstruction du laminoir de la salle du lac.

Le 14 août 1954, prend place le drame qui endeuille l'exploration de la grotte : Marc MÉRAVILLE et Christian BOBLIN trouvent la mort dans le semi-siphon de 30m. Une plaque a été posée à l'entrée de la grotte pour en perpétuer le souvenir. L'accident fut causé par la brusque montée des eaux de la Cure qui noya le boyau dans lequel progressaient les deux jeunes gens. Afin de couper court aux polémiques d'imprudences que ce drame déclenche, A. LEROI-GOURHAN qui a organisé le sauvetage, écrira : "*Marc MÉRAVILLE connaissait très bien les lieux, possédait une expérience indiscutable de spéléologue, et il semble difficile de relever contre lui la moindre fausse manœuvre. Que le franchissement d'un siphon de sept mètres soit une opération audacieuse n'est pas discutable, mais il était assuré, par plusieurs expériences précédentes, du succès.*"

En août 1955, le GSPP réalise la jonction Salle du Casque - Salle du Chaos en désobstruant une chatière : il évite ainsi le semi-siphon de 30m.

Le 1^{er} mai 1964, le GSPP procède à la coloration qui mit en évidence la liaison rivière des Fées - Grotte de Barbe-bleue.

Coordonnées :

707.080 x 289.602 x 122

89, Arcy-sur-Cure

Bibliographie :

Grottes et Gouffres de l'Yonne, 1977, Claude Chabert et Georges Maingonat

Récit par les trois explorateurs, le 6 janvier 1946 :

Ayant relevé sur les écrits de l'Abbé Parat que les eaux s'engouffrant aux Goulettes ressortaient au pied de la côte qui porte le Chastenay à 1020m des Goulettes par la grotte-résurgence dite le trou "de Barbe-bleue", nous projetons une sortie spéléologique pour forcer l'entrée classée impraticable de cette grotte. Il serait en effet extrêmement intéressant d'explorer ce cours souterrain de grand débit dont les deux extrémités sont demeurées inviolées.

Le mardi 23 octobre, nous nous réunissons après notre travail respectif et vers 21h, nous sommes à pied d'œuvre : la grotte débouche au niveau de la Cure à la base d'un escarpement rocheux de la partie supérieure de calcaire aux blocs massifs et durs (Corralien, Rauracien) et à la partie inférieure de roches calcaires jaunâtres (Oxfordien supérieur), c'est dans cette dernière couche que s'ouvre la grotte.

L'entrée affecte la forme d'un entonnoir dont l'angle est très obtus et nous sommes rapidement dans "l'impraticable" chatière de 50cm x 50cm avec 30 cm d'eau d'une longueur d'environ 2m dont le sol s'abaisse progressivement, tandis que les parois se resserrent. Bientôt, nous sommes dans un étroit couloir de direction SSW où nous avançons de biais, presque coincés. La voûte descend et ne nous laisse plus bientôt que quelques centimètres au-dessus de l'eau. Nous franchissons ainsi environ 25 mètres et nous pouvons enfin émerger dans un puits vertical. Nous l'escaladons et débouchons à 3 mètres au-dessus du niveau de l'eau dans une salle de 4 mètres de large sur 5 de long qui se termine par un laminoir de glaise de 8m de longueur, à l'extrémité duquel une chatière nous permet de passer dans une salle terminale de 2m de large et 3m de long où notre exploration se terminera devant l'impossibilité d'emprunter un des diverticules qui y aboutissent.

Conclusion : Le "Trou de Barbe Bleue" est bien une des sorties des eaux des Goulettes, et il est à craindre, que le cours souterrain des Goulettes, malgré son importance, se divise en une grande quantité "d'impraticables" avant de regagner la Cure.

Gérard MÉRAVILLE, Marcel PAPON et René BOURREAU



1953 - Marc MÉRAVILLE

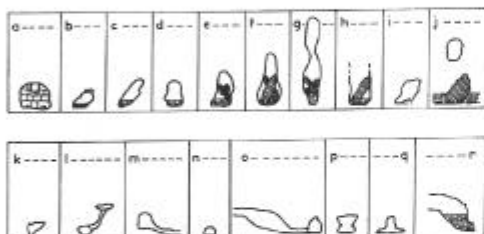
Rivière souterraine du PUIS BOUILLANT (1947-1953)

LE PUIS BOUILLANT

PLAN



COUPES



Topographie: Groupe de Recherche Spéléologique de l'Île de France
Plan dressé par J.C. Franck, 1966

Echelles:

PLAN
0 20 40 60 80 100m
Longueur réelle 2 fois

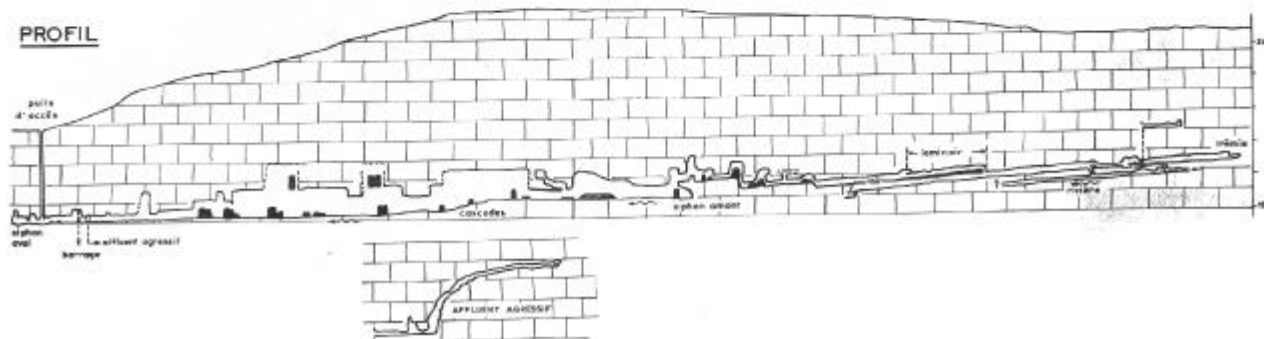
COUPES

0 1 2m

PROFIL



PROFIL



Résumé :

Vers 1946, commence l'exploration spéléologique proprement dite, d'abord par la Société Archéologique de Sens, puis par le GSPP en 1948 (Gérard et Marc MÉRAVILLE, Henri Pichard, François Briffard) qui, après une désobstruction, retrouve la rivière au-delà du siphon amont.

La suite des explorations sera faite par d'autres clubs d'Île de France à partir de 1956

Coordonnées :

672.600 x 313.825 x 217
89 - Saint-Aubin-Châteauneuf
Développement : 1860m
Profondeur : -27m

Bibliographie

Grottes et Gouffres de l'Yonne, 1977, Claude Chabert et Georges Maingonot

Récit :

C'est en 1952 que le puits d'alimentation en eau potable d'une ferme de Saint-Aubin-Châteauneuf, dans l'Yonne, est signalé par Henri Pichard, membre du groupe Parat résidant à Joigny.

La descente de 33 mètres nous fait découvrir une circulation d'eau sur laquelle le puits a débouché. Le débit

est suffisant pour émettre un bruit qui a donné son nom à la ferme : « Puits bouillant ».

La galerie est assez haute et peut être remontée dans la joie par Gérard et quelques équipiers sur plusieurs

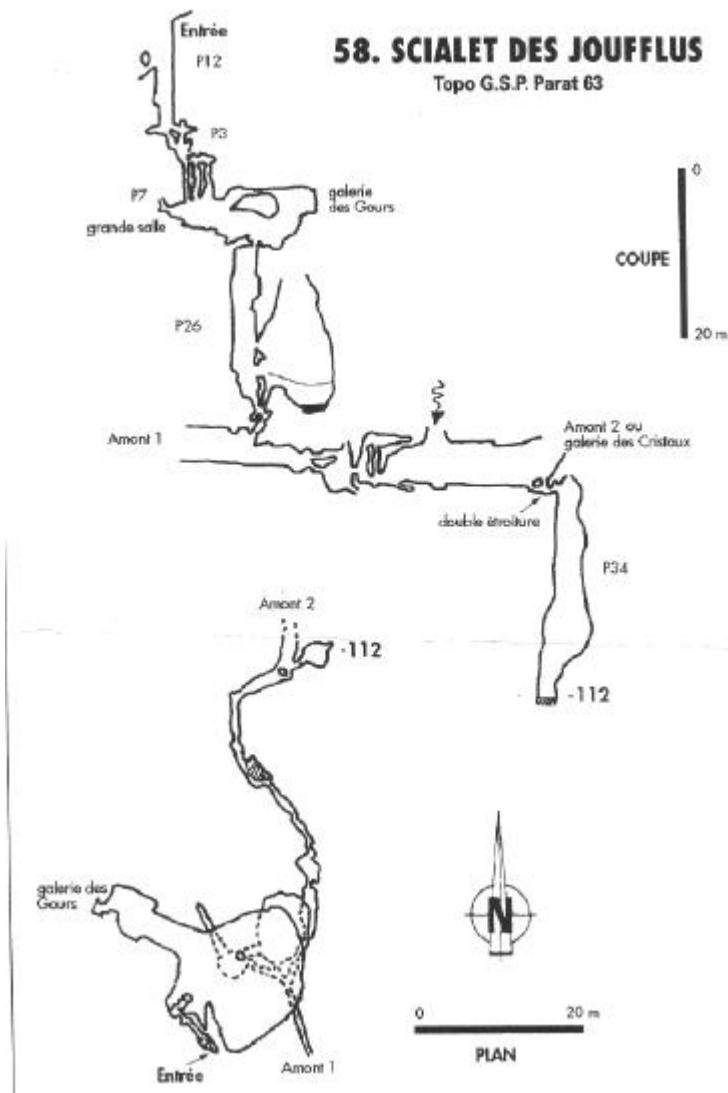
centaines de mètres. Plusieurs « marmites » coupent le cours et l'eau n'étant pas glaciaire, contrairement aux rivières souterraines du Vercors, c'est sans prendre de précautions particulières qu'elles peuvent être traversées. Malheureusement la cavité se termine sur un siphon étroit et une galerie haute, très argileuse, ne peut être déblayée pour « court-circuiter » le siphon. Plusieurs descentes les années suivantes ne parviendront pas à faire découvrir une suite au « Puits bouillant ».

François Briffard



1952

Scialet des JOUFLUS (1960 - 1963)



Récit :

C'est au cours d'une prospection dans la forêt de la Loubière durant l'été 1960 que Gérard et Henri Pichard découvrent l'entrée de la grotte au fond d'une doline. Après avoir dégagé quelques pierres, ils descendent les deux premiers puits et sont arrêtés par une étroiture. La sortie de la grotte sera mouvementée, attendus qu'ils étaient par un essaim de guêpes. Piqué au visage, l'un d'eux aura la joue très enflée.

Profitant d'un pont au 11 novembre suivant, ils reprennent l'exploration en compagnie de François Briffard et de Francis Khalifa. Une désobstruction leur permettra de découvrir la grande salle, le puits et la suite de la cavité. Remontés à la surface, ils passent la nuit sous la tente. Le lendemain, le temps a changé. Des chaussures sont restées hors des tentes, et sont recouvertes d'une couche de neige de 15 cm. Ce qui provoque l'hilarité de ceux qui avaient pris la précaution de rentrer les leurs. Mais, c'est bien connu, les spéléos ont du caractère. Une chaussure vole vers les rieurs et atteint l'un d'eux à la mâchoire, provoquant un gros hématome.

Il n'y aura pas à chercher plus loin le nom de la grotte : les joufflus.

Hervé Méraville

Résumé : Après plusieurs désobstructions, le GSP Parat atteint -75m en 1960, puis le fond à -112m en 1962. En 1963, d'autres désobstructions entreprises par ce même club ne donnent pas de résultats.

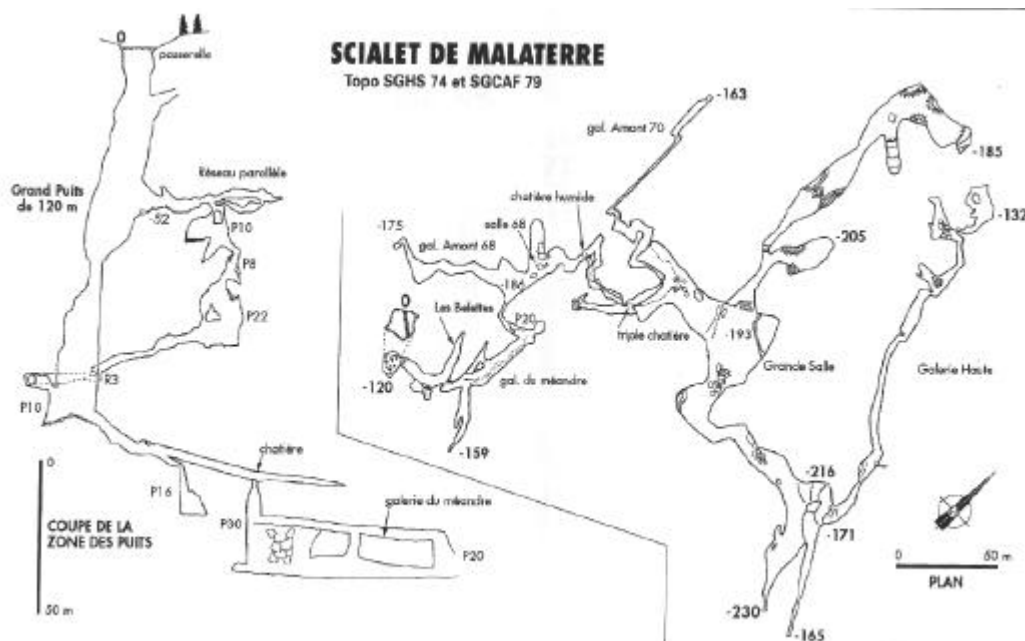
Coordonnées :
850.21 x 3310.39 x 1198
38 - Corrençon

Bibliographie :
- Spelunca, 1964-2, p46
- Grottes et Scialets du Vercors, tome 2, 1979, p168



1995 au Trou Spinette

Gouffre de MALATERRE (1960 - 1964 puis 1968 - 1973)



Résumé : Ce gouffre est connu depuis toujours. En 1968, le Spéléo-Groupe des Hauts de Seine trouve la suite en désobstruant la chatière en S à -159. Les explorations se poursuivent jusqu'en 1971 avec la découverte de la Grande salle et le fond à -230m.

Coordonnées :

848.62 x 3309.56 x 1418
38 - Villard-de-Lans

Bibliographie :

- La France Ignorée, EA Martel, 1939, p161
- Spelunca 1969-1, p 86

Récits :

« Un : stop, deux : tirez, trois : descendez » : combien de fois avons-nous entendu les explications sur la signification des coups de sifflets commandant les mouvements de la corde, nous, les enfants et les femmes, tandis que mon père et ses compagnons s'apprétaient à descendre dans le gouffre de Malaterre et que nous restions en surface pour les assurer. Cela se reproduisait plusieurs fois chaque été au début des années 60. C'était l'époque où les descendeurs n'avaient pas relégué aux oubliettes les échelles métalliques.

Et quelle frayeur rétrospective avons-nous eu le jour où, une forte cascade dans le 2^{ème} puits ne nous ayant pas permis d'entendre les coups de sifflets, nous vîmes apparaître un spéléo trempé venant de remonter les 120 mètres sous une douche glacée et sans assurance.

Hervé Méraville

Le hasard et l'obstination :

« Ce n'est pas possible qu'un tel gouffre s'arrête ainsi ». Il avait souvent parlé des prolongements possibles. Il se réveillait même la nuit, repensant à la

petite lucarne qu'il avait aperçue l'été précédent et qu'il faudrait aller voir lors d'une descente à la Toussaint ou à Noël. Il imaginait déjà la grande galerie inclinée à 45 degrés, large comme un tunnel de métro, qui prolongeait le gouffre et dont l'accès devait bien se trouver quelque part. Pendant des années, il avait cherché partout, à la base du grand puits, à mi-hauteur, dans les puits bis, au fond de chaque galerie, escaladant, désobstruant, déplaçant des blocs sans relâche.

Cette année-là, en 1968, il « grattait » dans la galerie des belettes. Un jeune compagnon, Gilles Rabeuf, que cela n'amusait pas particulièrement de creuser la tête en bas pendant des heures et d'évacuer des « montagnes » de sable avec des moyens de fortune attendait un peu à l'écart. Pour tuer le temps, il s'amusait à lancer des cailloux en visant une anfruosité dans la paroi. L'un d'entre eux, mieux lancé, atteint son but mais fit du bruit anormalement longtemps. Il rebondissait dans le puits de 30 mètres. Le hasard était venu au secours de l'obstination. La suite de Malaterre était trouvée ! Il n'y avait plus qu'à agrandir le passage, mais depuis des années qu'il creusait, cela n'était vraiment pas un problème.... Et pendant plusieurs années ce passage sera ouvert puis soigneusement refermé à la fin de chaque exploration, le temps que les premières soient réalisées.

Hervé Méraville

En 1968, après une exploration classique de Malaterre, la désobstruction de l'étranglement des Shadocks est entreprise à la base des grands puits (équipement à l'échelle). Cette étroiture débouche dans un puits de 30 mètres.

Au cours des camps d'été suivants, c'est l'élargissement de la chatière humide et de la triple chatière qui permet d'aboutir aux grandes salles. Des volumes impressionnants en rapport avec les puits

d'entrée. L'espoir d'une traversée est dans toutes les têtes. Malheureusement l'aval des salles, la galerie de la « grande diaclase », s'arrête sur un chaos de blocs. Une grosse désobstruction, de plus d'une centaine de mètres à travers les blocs, est faite sans pouvoir déboucher.

C'est alors que des escalades dans les grandes salles sont tentées au début des années 70 donnant sur un réseau fossile supérieur de 400 mètres en cul de sac. Il fut découvert également la galerie des perles, véritable joyau de cette cavité et des cavités du Vercors. Après différentes tentatives de désobstruction au « Nyctalope », le dernier camp d'été dans la forêt de la Loubière au lieu au cours de l'été 1973.

Philippe Rondel

Il en est des "scialets" comme des spéléologues, on ne peut guère les juger sur la mine. Telle gueule énorme à l'haleine glacée s'achève net 10 mètres plus bas sur un vague éboulis où, morne, un vieux crâne de brebis compte les siècles de ses prunelles vides. Telle faille étroite où il faut se glisser à grand effort au contraire est parfois l'entrée d'un immense réseau.

À Malaterre cependant, l'évidence frappe le moins initié, c'est le "grand trou", le triomphe de cette horreur du vide physique et métaphysique chère au philosophe. Le touriste ne s'y trompe pas, qui charrie parfois de fort loin les pierres, depuis longtemps introuvables sur les bords du gouffre, dans le seul but d'entendre tressaillir les ténèbres et rugir le monstre.

L'entrée est si vaste que l'œil suit longtemps le bloc qui froisse l'air avec un son bizarre, puis cela tonne et ricoche avec véhémence et le silence se fait sur la chute interminable, puis de nouveau l'air vibre gravement, mais d'une octave plus sourde qui place un jalon nouveau dans l'obscur royaume. On relève la tête, on desserre sa prise sur la frêle clôture qui borde le trou et voici qu'une plainte inconnue, l'écho ultime d'une vibration lente à s'arracher aux ténèbres froides s'élève encore, si ténue, si lointaine qu'on se prend à penser qu'elle n'est pas la dernière, et qu'on évoque instinctivement ces chutes sans fin dont parlent les mystiques avec une terreur sacrée.

Il y a au monde des spéléos, deux classes bien séparées d'individus. Ceux qui "font" Malaterre, et ceux qui ne peuvent se résoudre à entamer l'interminable descente. Sans doute cette hiérarchie est-elle hâtive et téméraire, mais, en fait, elle est en puissance de vérification chez tous les coureurs de Vercors. Inéluctablement, tour à tour, nous nous sommes trouvés au pied du mur ou plutôt au bord du gouffre. Et m'y voici hélas partagé entre cette bonne vieille peur physique qui serre ses nœuds au creux vulnérable de mon estomac, et des jours et des jours d'exhortations intimes et de résolutions sans faiblesses.

Je n'ai même plus le désir, l'aiguillon de la découverte; seul un reste d'amour-propre qui va s'effritant pendant qu'on dresse et qu'on déploie l'instrument de l'épreuve. Ceux qui ne descendent pas s'apprêtent à goûter, à l'ombre et dans la compagnie toujours possible et espérée de jeunes touristes avides de détails, quelques bonnes heures de spectacle. Ceux qui descendent, et qui sont rompus de longue date à

cette initiation renouvelée des barbaries primitives, ont l'œil sur moi. Je sens qu'un geste peut me perdre; François surtout est terrible avec des secousses brutales pour les cordes, des jeux d'épaules virils où je mesure mes faibles ressources et des " Mon p'tit gars " qui achèvent de me glacer les moelles.

L'échelle souple pend d'un seul jet sur 50 mètres jusqu'à un balcon qu'on aperçoit fort bien et qui paraîtrait proche s'il ne s'agissait que de risquer un coup d'œil débonnaire par-dessus la balustrade. Le jour s'enfonce profondément dans ce premier puits; comme immobiles, deux feuilles tournoient, virevoltent, lentes à quitter le monde solaire et le cycle doux des pourritures et des floraisons.

Je me sens infiniment étranger à ce monde d'en bas, au minéral froid, au silence, à la nuit. Pourquoi anticiper ainsi sur la tombe, alors que la cime des pins est toute dorée et l'air plein des odeurs et des bruits de la forêt ?

Mais la suite de ces réflexions m'est épargnée car me voici poussé par douze prunelles vaguement narquoises au-dessus de la grande fosse; un pas, un geste, un petit grincement des fins câbles d'acier, c'est fait. Le gouffre de Malaterre est formé de deux puits principaux séparés seulement par un talus d'éboulis instables et s'achève sur un plan d'eau à moins 165 mètres. Il y a nombre de cavités plus profondes dans la région, mais rien n'approche la sauvage beauté de ce premier puits de 50 mètres, visité jusqu'au fond par une lumière pâle et froide.

Je descends trop vite, encore dominé par une hâte nerveuse, le rythme nécessaire aux longues verticales n'y est pas, je le sens bien aux tractions anarchiques de la corde d'assurance et à une rapide et douloureuse raideur des bras. Une halte s'impose; tout le poids du corps porté sur une jambe, je croise mes prises sur l'échelle qui oscille lentement, libre de tout frottement. J'ai l'impression d'être à quelques mètres de la surface seulement et d'avoir peiné en vain; sous moi, une multitude de barreaux ondulent bizarrement, puis se fondent en un vague fil gris.

Tout est démesuré ici, les forces qui ont foré à travers la montagne cette nef énorme ont laissé partout de formidables traces de leurs déchaînements. De splendides cannelures verticales fuient, livides et luisantes, vers la gueule noire du second puits où les parois semblent converger, malgré l'étonnant diamètre du gouffre.

Le monde extérieur n'est plus qu'un vague bourdonnement; je vogue sur le vide obscur, porté par un frêle appareil d'acier qui me libère merveilleusement de la vieille tyrannie des routes horizontales. Je conjure l'antique horreur du philosophe, désormais, tout se limite à cette empoignade brutale. Avec ce flux soudain d'instincts et de sentiments, le calme me revient, en même temps qu'il me semble faire plus intimement corps avec la réalité des choses.

Je reprends ma descente, appliqué cette fois au rythme lent des gestes réguliers si souvent étudiés. Une brève contraction des bras, une crispation des mains sur le métal glissant et froid, pendant qu'un pied tâtonne le vide en aveugle et s'engage sur l'étroite sécurité d'un

barreau nouveau où tout le corps porte son poids, alors que déjà les mains happent plus bas un autre appui.

L'obscurité se fait lentement et ma frontale commence à accrocher ça et là des reflets humides et fugitifs. Une voix humaine monte vers moi, déformée par l'écho, encore indéchiffrable certes, mais toute chargée de réconfort. Patrice et Denis m'ont précédé sur le relais de moins 50 et suivent en connaisseurs l'étonnant grouillement d'insecte que leur restitue de mes mouvements la perspective verticale. Je sens diminuer lentement la tension des câbles qui fuient sous moi pendant que s'élève, des régions obscures où l'échelle commence à s'agiter plus librement, un murmure de légers tintements métalliques, une forêt de petites notes plaintives qui courent et ricochent tout au long des parois invisibles.

La fatigue vient, la vraie cette fois, avec une impression d'étirement désagréable et de rigidité dans les bras; j'apprécie en connaisseur la rude étreinte de la corde d'assurance et l'allègement, hélas fugitif, qu'on me dispense là-haut avec trop de parcimonie à mon gré. On me hèle du fond, on m'encourage, on me sert, en scandant des mots que l'écho avale à moitié, ces bonnes vieilles plaisanteries vingt fois entendues qui jaillissent toujours drues, puérides et saines entre nous comme une génération spontanée de l'épreuve physique surmontée dans les ténèbres hostiles.

Je sens le fond proche et je me hâte maintenant en maltraitant frénétiquement l'échelle, avide d'apaiser la maladroite douloreuse de mes membres. Une lampe m'écorche brutalement la rétine, je tourne désespérément, incapable d'évaluer les distances, et soudain, mes pieds dérapent sur des éboulis et s'empêtrent dans les nœuds anarchiques d'une masse confuse d'échelles en vrac, pendant que les pierres remuées roulent et tonnent dans le second puits.

Une main toujours rivée à mon ultime barreau, je chemine prudemment sur une vire terreuse et glissante vers la sollicitude anonyme des deux cyclopes qui m'éblouissent du creux confortable de quelque niche invisible.

Comme j'ai quelques difficultés à retrouver un souffle mesuré, on décide de m'épargner pour cette fois la redoutable épreuve du second puits qui bâille pourtant sous nos pieds. Rajeuni de 10 ans par cette aubaine, j'emboîte le pas à mes camarades avec un tel soulagement que mon rythme cardiaque s'en trouve sur-le-champ apaisé.

Nous gagnerons le fond cependant, mais par une voie détournée et plus humaine, forcée par la bienveillante nature à l'intention sans doute du commun des mortels qui ne partage pas la passion morbide de François et de Patrice pour les vides monstrueux.

A mi-profondeur de l'abîme, l'horizontal reprend ses droits; je sens avec plaisir s'affaiblir derrière nous la puissante incantation du vertige. Nous avançons silencieusement dans un ensemble compliqué de vastes salles nues et poussiéreuses comme des greniers de cathédrale. Toute humidité a disparu, happée vers les régions basses du gouffre; ça et là une larme blanche de calcite desséchée trouble la nuit absolue. Nous nous glissons au creux d'un informe chaos jusqu'à une étroite

coupure à l'haleine froide où Patrice commence sans mot dire à dérouler une échelle dont la nuit avale imperturbablement les tressaillements sonores.

Nous entrons dans l'extraordinaire édifice des puits "bis", réseau encore mal connu qui s'enroule autour de l'énorme cylindre des grands puits comme le lierre autour d'un tronc. L'érosion s'est livrée là à une débauche de formes, de voies, de méandres, de cheminements possibles où, d'une année sur l'autre, nous hésitons, trompés par les perspectives verticales.

De toutes les descriptions qu'on a pu me faire des lieux, je me plais à retenir, tandis que je commence à me pincer les doigts entre l'échelle qui vibre sous mon poids et le rocher, la vivifiante assurance de n'avoir affaire qu'à des longueurs de 15 à 30 mètres qui sont la commune mesure de nos entraînements dans l'Yonne.

Je me laisse aller à cette certitude et à la pesanteur avec une splendide décontraction. Patrice et Denis orchestrent ma fuite interminable vers un fond qui se dérobe toujours. Je ne sais plus trop où j'en suis, je me livre sans remords à la rectitude luisante du métal qui trace une route idéale à travers des fantômes de vires et de parois qui, parfois, se ruent sur moi avec de grands heurts rugueux que j'encaisse des genoux et du casque.

Nous dévalons ainsi quatre puits successifs dont un nous gratifie d'une douche qui, de désagréable au départ, se transforme vite en un mitraillage glacé qu'alourdit chaque mètre de descente. Puis des méandres compliqués succèdent aux manœuvres d'échelles. Sous moi, les lampes étagées de mes amis glissent toujours vers le bas, au long des parois luisantes entre lesquelles une étrange escalade à l'envers nous impose les figures bizarres et crispées d'une sorte de ballet silencieux.

Et soudain, au détour d'une chicane hantée d'un appel d'air froid, nous butons sur un monstrueux chaos de blocs broyés et de troncs disloqués, soudés et enchevêtrés par la masse informe d'un névé. Tous ces débris sont venus battus et brisés d'abîmes en abîmes s'accumuler en un cône dont la base se perd hors du halo timide de nos frontales.

Est-ce possible ? Nous sommes au fond de Malaterre. Patrice et Denis se régalent sans mot dire de mon émoi de néophyte.

Je me tords désespérément le cou vers la fuite prodigieuse de cannelures élancées qui montent comme une colonnade. Peine perdue toutes les ténèbres de la terre sont venues se condenser ici.

"Alors qu'est-ce que tu en penses ?"

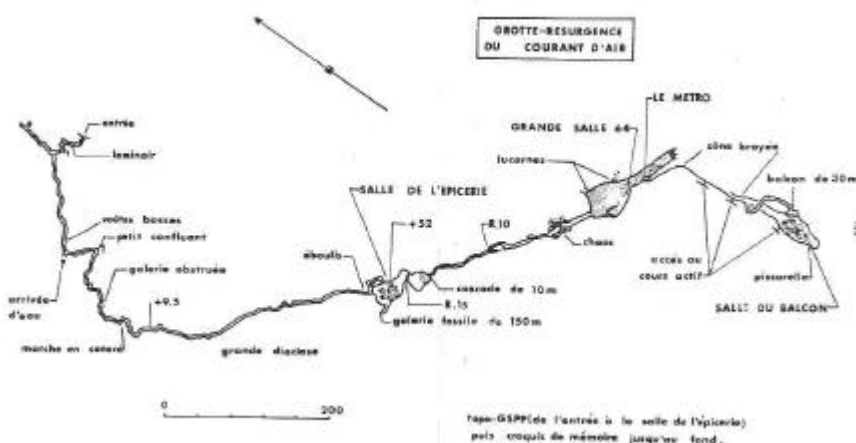
Une lourde goutte d'eau glacée qui vient de très haut m'éclate en pleine figure.

Ce que j'en pense ? Faut-il en convenir, hélas !

En cette minute attendue depuis deux ans avec impatience, je ne pense plus guère qu'aux 427 barreaux qui me séparent du soleil.

Suite 2/3 - Jean-Jacques Leuret (1965)

Grotte-résurgence du COURANT D'AIR (1961 - 1965)



Résumé : Appelé aussi la résurgence 2 du ravin de Combemâle, il s'agit d'un modeste porche d'entrée laissant filer un violent courant d'air. Grotte extrêmement dangereuse à la moindre pluie, certains passages peuvent se noyer pendant plusieurs semaines de suite.

Le GSP Parat découvre l'entrée en 1961, puis en août 1962 ouvre le laminoir d'entrée et explore la suite. En 1963, la cascade de 10m est franchie. Les explorations sont poursuivies en 1964 et 1965

Coordonnées :

845.14 x 3287.77 x 1280 ; 26 - St Agnan en Vercors

Bibliographie :

- Grottes et Scialets du Vercors, tome 1, 1978, p 59
- Spelunca n°2 - 1964 p46
- Spelunca n°4 - 1965 p53
- Bulletin du GSYV - 1965

Récits :

Nous étions en août 1962. Déjà l'année précédente, Gérard avait fait plusieurs séances de désobstruction avec François Briffard dans ce porche qu'ils avaient repéré dès 1959. Le 5 août, avec une équipe renforcée (P. Pesquet, P. Gouin, P. Guilloré, J.-C. Liger) et après une nouvelle séance de désobstruction du laminoir, la rivière est atteinte. Là, à l'aval, l'eau s'évacue par un conduit gros comme le poing et à l'amont, des voûtes basses arrêtent la progression. Ce n'est que le 11 août, avec une météo favorable, qu'il remonte la rivière sur 700 mètres en compagnie de Pierre Guilloré s'arrêtant sur un éboulis mais alors que rien ne bloque la progression. Un peu plus tard Pierre me confiera : « Ton père a siffloté tout au long de l'expédition. C'est la première fois que je l'entendais siffler ». En réfléchissant bien, je crois que je ne l'ai, moi non plus, jamais entendu siffler hors d'une grotte....

Hervé Mérvaille

Deux bêtes aveugles et maladroites emplissent entièrement mon horizon, deux lourdes chaussures plaquées d'argile qui s'épuisent en efforts ridicules et raclent la roche, entêtées à forcer des obstacles qu'elles pourraient facilement tourner. A la réserve d'une main qui grouille dans le cône de lumière où s'ébattent aussi les deux semelles gluantes qui me précèdent, tout mon corps

est étroitement livré à la dure poigne de la roche.

Si la spéléologie emprunte nombre de ses techniques à l'alpinisme et à d'autres sports comme la natation, on peut dire que c'est par la pratique fréquente de sévères reptations qu'elle marque son originalité profonde. Dans les grands vides verticaux nous lançons nos frêles échelles souples; les nappes d'eau profondes sont passées en canot pneumatique et les siphons eux-mêmes sont maintenant à la merci des appareils de plongée. Tout n'est, cependant, pas dans le monde souterrain soumis à l'usage judicieux d'un

matériel approprié et l'exiguïté de certains passages entraîne sans recours un douloureux effort.

Il y a loin de la démarche verticale, qui est le propre et la noblesse de l'homme, au sinueux déplacement du reptile et pourtant le corps, pour peu qu'un esprit calme en modère les réflexes, se prête merveilleusement à d'incroyables progressions.

Ma vue ne me sert plus guère qu'à veiller aux mouvements dangereux des pieds anonymes qui me précèdent; de mes deux bras, l'un est collé contre moi et l'autre jeté vers l'avant dans le but d'effacer le volume des épaules; les genoux plaqués au sol se meurtrissent inutilement et mes pieds, qui traînent au loin une encombrante musette, ont plus de bonne volonté que d'efficacité réelle. Pourtant j'avance, étreint intimement par les viscères froids de la montagne qui moulent chaque parcelle de ma peau. J'ai retrouvé à travers les abîmes du temps le déplacement lent des créatures primitives, le grouillement des chenilles glabres et le spasme mou des larves. Au reste, j'y ai moins de mérite que certains, étant assez mince pour ne pas trop redouter ce laminoir du "Courant d'air", entré depuis trois ans dans la légende du groupe. Le nom de cette cavité du Vercors que nous étirons d'année en année sous la montagne de "Bure" est en tout cas pleinement justifié car, dans les moindres divorces de mon union avec la roche, se glisse un filet d'air glacé et humide, un soupir impérieux des grands vides inconnus dont j'entrave la respiration puissante.

À certains moments de l'année, ce boyau de 70 mètres crache une furieuse trombe d'eau, trop-plein de la rivière souterraine dont nous commençons à entendre la plainte monotone. Des cailloux anguleux traînés par la violence du choc, encombrant le maigre pertuis et roulent cruellement sous nos corps endoloris par l'interminable reptation.

Mais voici, enfin, la galerie terreuse, tapissée du limon austère des crues anciennes et seulement riche de quelques festons blancs lavés à grande eau par le ruisseau assagi et discret. Très près d'ici, le courant se heurte à un verrou de roche dure et disparaît dans un goulet étroit; mais vers l'amont, nous avons déjà disputé un kilomètre de couloirs aux ténèbres hantées par un vent silencieux et rapide, issu du cœur fascinant de la montagne et qui, plus que l'eau aujourd'hui sans tumulte, semble la raison d'être

véritable de la galerie.

En avons-nous rêvé pendant toute une année de cet air glacial qui fuit sans cesse vers la tiédeur des sous-bois et nous fouette au passage d'une muette promesse de découverte qui ne relâchera plus désormais son envoûtant appel.

Il nous fallut aller cette fois plus longtemps et plus loin que par le passé vers la source de cette circulation invisible qui commence à mordre cruellement nos corps mouillés aux premiers trous d'eau. Pendant tout un mois, nous avons plié notre passion des choses souterraines aux rudes exercices de l'entraînement, fortifiant chaque jour l'ascèse qui libère de la peur de l'inconnu et de la pesanteur des ténèbres. Nous avons discipliné le tumulte factice de l'esprit en le comblant de la fatigue du corps et nous voici, enfin, capables de nous arracher sans remords au tourbillon lumineux du monde pour affiner nos sens et pénétrer hardiment dans le séjour le plus étranger qu'on puisse imaginer à l'ordre habituel des choses.

Ce sont d'abord des voûtes basses, lourdes de menaces, qui nous courbent longuement sur l'eau noire, cette eau à 4 degrés qu'un simple orage transformerait pour des jours, et peut-être des semaines, en une infranchissable barrière liquide, implacablement dressée entre nous et le monde des vivants. Puis, la galerie s'élève et s'élargit, s'orne de la floraison lente de belles concrétions pures et lisses, tandis que, pour échapper à la pétrifiante torture du ruisseau, nous nous hissons vers des régions calmes où nous progressons au gré harmonieux de frises de calcite diaphanes et des caprices de la roche où la main quête le relief froid des prises sûres. Ça et là, des draperies pâles qu'ensanglante parfois l'oxyde de fer, glissent le long des parois et y accrochent des bénitiers dont nous troublons au passage les vasques limpides.

Interminablement, le long corridor rocheux enfonce son vide luisant et sonore dans les profondeurs intimes de la montagne. Nous suivons la pente naturelle de ses énormes assises en montant sans cesse, au prix d'escalades répétées. Des barrières verticales plus élevées marquent par endroits le terme d'expéditions antérieures, momentanément découragées par les traîtrises d'une varappe exposée. Là, pendent aujourd'hui de précieuses longueurs d'échelles dont nous éprouvons soigneusement l'amarrage, livré depuis un an aux violences des crues, avant de nous élever par lentes tractions au long des bombements ruisselants.

À 800 mètres de l'entrée, la belle ordonnance de la galerie se disperse dans une région bouleversée où nous quittons la rivière pour d'étroits boyaux ascendants, fermés l'an dernier par des herses de fragiles colonnettes qui, meurtries depuis au marteau, nous ont livré les confuses ténèbres d'une salle imposante. L'ultime chatière nous vomit successivement sur une manière d'îlot rocheux suspendu entre l'obscurité des régions élevées de la salle et la nuit qui emplit un large puits où mugit une cascade invisible. Il y a là un amoncellement imposant de vivres et de matériel de secours, toute une épicerie, traînée avec les difficultés qu'on devine, pour nous permettre de survivre à l'emprisonnement prolongé qu'entraînerait une crue brutale. Une ligne téléphonique a aussi été tirée jusqu'ici au cours de nombreuses séances préalables et nous nous hâtons d'établir le contact avec l'équipe de surface pour nous délivrer de la hantise tenace d'un orage imprévu.

Tout un monde sauvage de grandes parois nues s'éveille et s'organise vaguement autour d'énormes poches

d'ombre où la lumière s'enfonce sans obstacles. A l'extrême pointe de l'étroite terrasse où nous nous entassons, une échelle file vers le tumulte de la rivière retrouvée. Alourdi par mes vêtements trempés et les mains mal assurées sur le métal froid et glissant, je me laisse tomber pesamment de barre en barre jusqu'à un lit de cailloux roulés, fouettés par les embruns de la cascade dont le courant d'air nous inonde. Au bout d'un étroit corridor à la voûte invisible, tout vibrant du travail furieux des eaux, se dresse une haute muraille luisante de roche claire, lavée et polie par de bruyantes draperies liquides qui viennent se briser à nos pieds dans une vasque tumultueuse. L'an dernier, Gérard s'était hissé de piton en piton au beau milieu de la cascade, en martelant pendant des heures la paroi sans défauts, sous l'aveuglante douche glacée. Le fruit de son martyre pend un peu à l'écart et nous l'empoignons pour une confortable montée, assortie il est vrai de quelques corps à corps avec le lourd jaillissement qui coupe le souffle et nous plombe le corps.

Tout en haut du moutonnement ruisselant du mur liquide, la paix d'une belle galerie pure et blanche nous accueille et nos souffles s'apaisent dans le grand silence retrouvé. Nous allons, comme en rêve, à travers un étrange paysage d'hiver. Une couche épaisse de "mondmilch" immaculé qui a l'aspect et la molle épaisseur de la neige, enrobe les parois et la voûte. Avec la même intensité, le vent mystérieux glisse et fuit dans cette avenue polaire, monotone et facile, où la rivière bouillonne entre les sculptures tourmentées de son lit.

Malgré la fatigue, ou peut-être à cause d'elle, une impression de sécurité et de quiétude m'envahit peu à peu. La masse monstrueuse de la montagne qui pourrait nous broyer, nous isole absolument de la dispersion des sentiments où nous réduit ordinairement un monde fourmillant d'êtres et de choses et qui contemple sans cesse l'infini vertigineux de l'espace. Ici, le danger et la peur rampent certes dans l'obscurité, mais dans un lieu fermé, qui protège plus qu'il ne menace, et qui, loin de diluer l'esprit par un manque de bornes, l'enserme et le concentre vers lui-même.

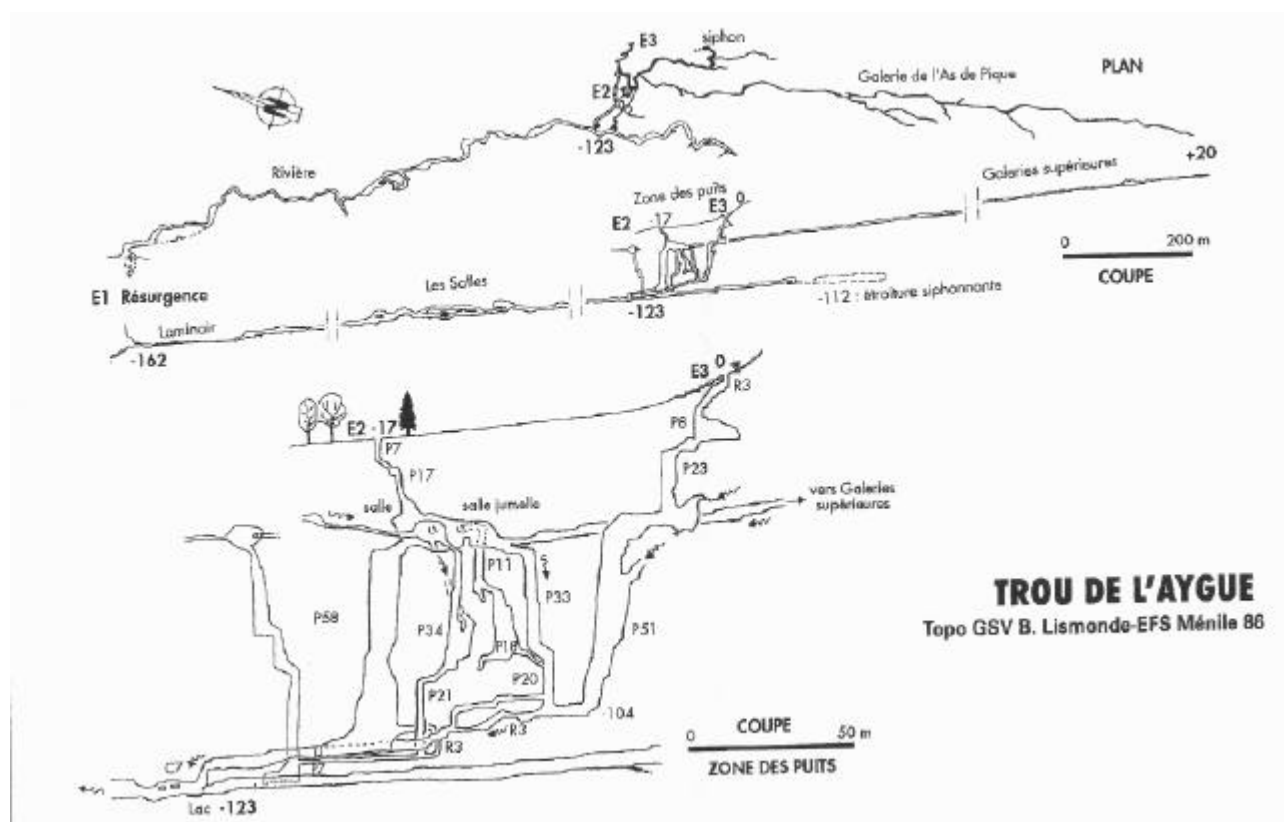
Au terme de ce premier kilomètre, un éboulement obstrue complètement la section en trou de serrure de la galerie par des tonnes et des tonnes de matériaux sauvagement entassés. L'an dernier, cet obstacle nous avait semblé infranchissable, mais il y a quelques jours, une de nos équipes a découvert, au prix d'une longue escalade, un étroit passage entre la voûte très élevée et le sommet du cône d'éboulis. Les échelles laissées en place nous amènent rapidement dans un nouveau tronçon de la "galerie blanche", antichambre de l'inconnu qui nous est réservé, puisqu'il n'a encore été parcouru qu'une seule fois.

Là, le décor cristallin croît merveilleusement en richesse et en variété. Tout le couloir se hérisse maintenant d'aigrettes excentriques fragiles qui se brisent avec un tintement délicat à notre pesant contact. D'in vraisemblables insectes de verre filé, translucides et légers, grimpent à l'ivoire qui ondule au long des parois.

Nous progressons longtemps dans ce ravissement de formes et de couleurs délicates et soudain, un nouvel éboulement, ultime jalon de notre progression, dresse sa masse anarchique et branlante. A sa base, la rivière surgit d'une vasque profonde, bleue verdâtre, qui n'annonce rien de bon. Vers le haut, la torche électrique ne révèle, cette fois, aucun pertuis entre la voûte et les blocs broyés; seule nous reste à exploiter la vague perspective de trouver un passage dangereux au sein même de l'entassement précaire des matériaux anguleux.

Suite 3/3 - Jean Jacques Le Bret (1965)

Trou de l'AYGUE (1958 puis 1976-1980, puis 1991)



1992 - à St Marcel d'Ardèche

Coordonnées :

845.49 x 3287.89 x 1275 (entrée historique)
26 - St Agnan en Vercors

Bibliographie :

- Grottes et Scialets du Vercors, tome 1, 1978, p 33

Résumé : Connu depuis toujours, le laminoir d'entrée doit être élargi. En août 1958, le GSPP désobstrue le laminoir mais ne peut poursuivre l'exploration à cause d'un violent orage. Le GSV, profitant d'une belle arrière-saison, réalise la première et remonte la rivière sur 800 mètres.

Longtemps plus tard, après les tentatives du SGPCAF de Grenoble, du GSCoulmes, et du FLT dans les escalades, en 1976 le GSPP, devenu SGHS, reprend l'exploration dans les cascades. Il débouche au sommet d'escalades de plus de 50m, découvre tous les réseaux supérieurs et finalement réalise les passages vers les entrées supérieures.

Récits :

En 1958, nous ouvrons, en présence de Jean-Jacques Garnier, le passage qui arrêta la progression dans le laminoir d'entrée.

En 1976, nous réalisons l'escalade des puits remontants P58 et P17.

Le 1^{er} novembre 1977, nous ouvrons l'entrée E2, puits du Malentendu (P7)

Le 4 août 1980, après avoir repris l'escalade du P51, P23 et P8, nous débouchons l'entrée E3, puits de l'Imprévu.

Le 23 août 1991, après avoir remonté un P35, P8 et P30, nous communiquons avec la surface (perspective d'une entrée E4, futur puits de l'Inattendu).

A l'extrémité de la galerie supérieure sud, après désobstruction et au-delà d'un petit laminoir sévère de 4 mètres, nous progressons dans une galerie basse

encombrée de blocs se dirigeant plein sud vers les crêtes au-delà de la bergerie de Combemâle et se prolongeant de 200 mètres après l'ancien terminus

Gérard MÉRAVILLE

Le 5 août 1958, au camp du GSV, nous sommes autour d'un feu de camp ; il n'est pas loin de minuit. Nous voyons arriver Gérard MÉRAVILLE qui campe à proximité. Avec son équipe, il a fait un énorme travail de désobstruction dans le trou de l'Aygue. C'est la fin de son séjour. Avec François BRIFFARD, il y a encore travaillé toute cette dernière journée (un membre du GSV, J.-J. GARNIER a visité leur chantier cette après-midi, mais n'a pas participé aux travaux).

MÉRAVILLE vient nous dire que ça passe. Pour lui, les vacances sont finies : il charge sa 2CV et prend immédiatement la route pour Paris, car il reprend son travail le lendemain matin ! Quant à François BRIFFARD, il est déjà en route car lui aussi reprend le travail le lendemain.

Le 6 août 1958, nous « allons voir » (J'étais dans l'équipe) et nous franchissons le laminoir sans avoir à déplacer le moindre caillou ! Nous parcourons la galerie sub-horizontale jusqu'au laminoir terminal et repérons sur le côté le petit lac où tombe une cascade.

Je n'ai pas voulu retourner au trou de l'Aygue, considérant que c'était le groupe MÉRAVILLE qui avait fait le travail (GSPP) et que les premières lui revenaient.

Le groupe (rebaptisé SGHS) a repris les explorations avec succès en 1976, quand les autres groupes ont échoué dans les remontées des puits et cascades.

Ce n'est donc pas le GSV qui a désobstrué l'entrée du trou de l'Aygue.

Lettre de Paul CABAILLOT (~1998)

Après ses explos à Malaterre, Gérard voulut reprendre ses travaux au trou de l'Aygue, cavité qu'il connaissait bien puisqu'il avait désobstrué le laminoir mais il n'avait pas pu faire la première et lever la topographie à cause d'une menace de crue à la fin de l'été. Un membre du G.S.V étant présent en profita pour pirater la première au cours de l'automne alors que Gérard et son équipe étaient en région parisienne (ceci se passait en 1958).

Seize ans plus tard plusieurs escalades sont tentées dans le réseau de jonction pour « shunter » les cascades : le puits de 60 mètres est gravi à l'araignée en 2 étapes. Il permet de déboucher dans la salle et de découvrir 1500 mètres de galeries sud et nord. Dans la salle des traces de végétation (aiguilles de sapin et insectes) laissent espérer une sortie supérieure. Escalade d'un P30 et repérage en surface.

Une désobstruction est faite simultanément sous terre et à l'extérieur non sans difficultés (décalage de 3

mètres du fond du trou au forage de surface). Des dizaines de mètres cubes de pierres et de sable sont extraits.

En novembre 1976, le puits du Malentendu est ouvert. Les explos suivantes porteront sur l'escalade des cascades 5, 5bis et 6. Elles permettent d'arriver dans une salle où coule la 6^{ème} cascade alimentée par un siphon

Un puits fossile en aval est gravi pour arriver près de la surface sans espoir de shunter la 6^{ème}. La surface était si proche qu'on entendait marcher sur le pierrier au point le plus haut du puits. Sans trop d'efforts, le puits de l'Imprévu est ouvert à son tour. Quelques années plus tard, le puits du réseau de jonction, côté rivière principale, est tenté (35 m, 8 m et 30 m d'escalade à l'araignée) pour déboucher dans la salle de la Rotonde. Un méandre vite impénétrable, et une petite galerie de quelques mètres laissent espérer une autre sortie supérieure, le puits de l'Inattendu, au départ de cette salle.

Voici en quelques lignes retracées les plus belles découvertes et explos au trou de l'Aygue que j'ai partagées avec Gérard.

Philippe RONDEL

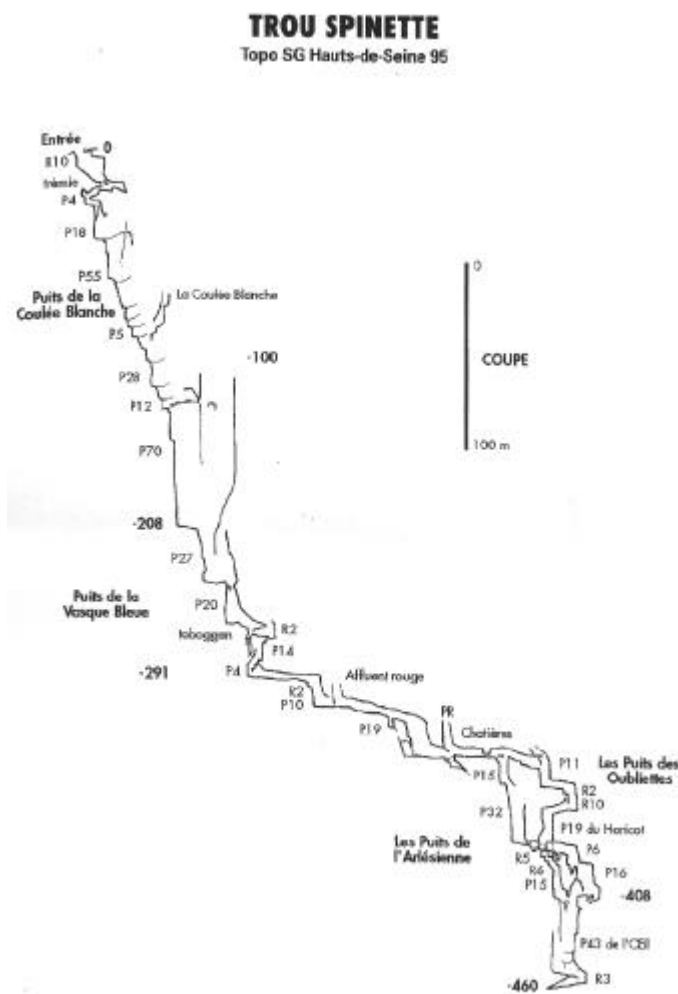


1992 ; Debout : Alexandre Pagnon, Bernard Larvet, Xavier Ruffin, Gérard MÉRAVILLE et Sylvain Flamand ; Devant : Sylvain Meunier-Colin, Nicolas Dore et François Larvet

SOMMAIRE

50 ANS D'EXPLOS ET DE SECRETS	2
LA FÊTE	2
TÉMOIGNAGES	5
RÊVES DÉCUS	7
IMPRESSIONS SPÉLÉOS	8
Grotte des DEUX COURS (1945, 1963-1964)	9
Grande Grotte (1945) - Grotte du CHEVAL (1946)	12
Grotte de BARBE-BLEUE (1946, 1954-1956)	13
Rivière souterraine du PUIITS BOUILLANT (1947-1953)	14
Scialet des JOUFFLUS (1960 - 1963)	15
Gouffre de MALATERRE (1960 - 1964 puis 1968 - 1973)	16
Grotte-résurgence du COURANT D'AIR (1961 - 1965)	19
Trou de l'AYGUE (1958 puis 1976-1980, puis 1991)	21
Trou SPINETTE (1993-1996)	23

Trou SPINETTE (1993-1996)



"Le trou Spinette doit son nom à un délicieux ratafia (vendéen : Troussepinette) que les auteurs de la découverte rapportaient lors des retrouvailles des membres du club sur le plateau du Vercors. Il est le reflet de la philosophie du Spéléo-Groupe des Hauts de Seine : l'exploration spéléologique n'a de valeur que dans un contexte amical où l'on prend le temps de vivre, de découvrir, et de savourer chaque instant. À l'échelle des temps géologiques et à celle de la karstification, nous sommes bien humbles. C'est pourquoi nous explorons à notre rythme le trou Spinette, pour savourer la beauté des puits, les méandres rebelles, les pertes actives, le mondmilch encombrant et les lucarnes prometteuses..."

Spelunca, n°59, 1995

Résumé :

Le SGHS découvre l'entrée en 1993, au cours d'une virée à ski, dans un secteur maintes fois parcouru : une faille prometteuse dans la forêt de Chandelier.

Après désobstruction d'une trémie à -15, la voie est ouverte, prometteuse. En deux explorations, l'équipe arrive à -208 mètres, à la base du majestueux P70. Le week-end de la Pentecôte arrive et le SGHS pousse la pointe jusqu'à -332 mètres. En juillet de la même

année, pendant son camp d'été, il atteint le fond actuel à -460 mètres.

Les deux années suivantes sont consacrées à la descente des puits parallèles, à l'escalade, à des tentatives de désobstruction en différents points de la cavité mais c'est la déception : la tentative de jonction avec la grotte de la Luire reste vaine.

En 1996, les explorations sont abandonnées.

Coordonnées :

845.39 x 3290.955 x 1380 - 26 - St Agnan en Vercors

Bibliographie : Spelunca, n°59, 1995

Récit :

Le club continue à vivre, d'autres explorations sont en cours ailleurs ...

Le temps des camps dans le Vercors, à la Luire, - à l'époque de Gérard- est révolu ;

Celui où il allait de soi pour les membres du club de participer au camp estival dans la continuité de ce qui avait toujours été : le Vercors avec son lot d'aventures, de souvenirs, d'anecdotes que Gérard se plaisait à raconter ;

La découverte et les explorations dans le trou Spinette en ont marqué la fin.

Lors des explorations dans le trou Spinette, Gérard était toujours présent. S'il laissait aux plus jeunes les "pointes" vers le fond - qui n'étaient pas toujours une partie de plaisir -, ses descentes dans le trou étaient régulières.

Son coin de prédilection : la coulée blanche. Situé dans les puits d'entrée, la large faille était prometteuse. Gérard l'équipait pour en explorer le fond et découvrir peut-être, un puits parallèle qui filerait bien plus bas...

Souvent seul dans ses explorations, il n'était pas rare, lorsqu'on remontait du fond à une heure encore décente, d'apercevoir la lueur de l'acétylène de Gérard perchée "on ne sait où" dans le puits. Si les explorations étaient plus longues, on constatait in situ le travail de la journée : bidouille des équipements dont il avait le secret : vieux bouts de nouilles, amarrages faits-maison, et morceaux d'échelles qui facilitaient la progression... (seule l'EFS n'en aurait pas saisi toutes les subtilités...)

Dans la nuit, les spéléos partis vaillamment affronter le mondmilch en profondeur étaient toujours accueillis par Gérard dans la tente collective où la bonne bouffe chaude les attendait. On partageait alors ensemble les aventures de la sortie.

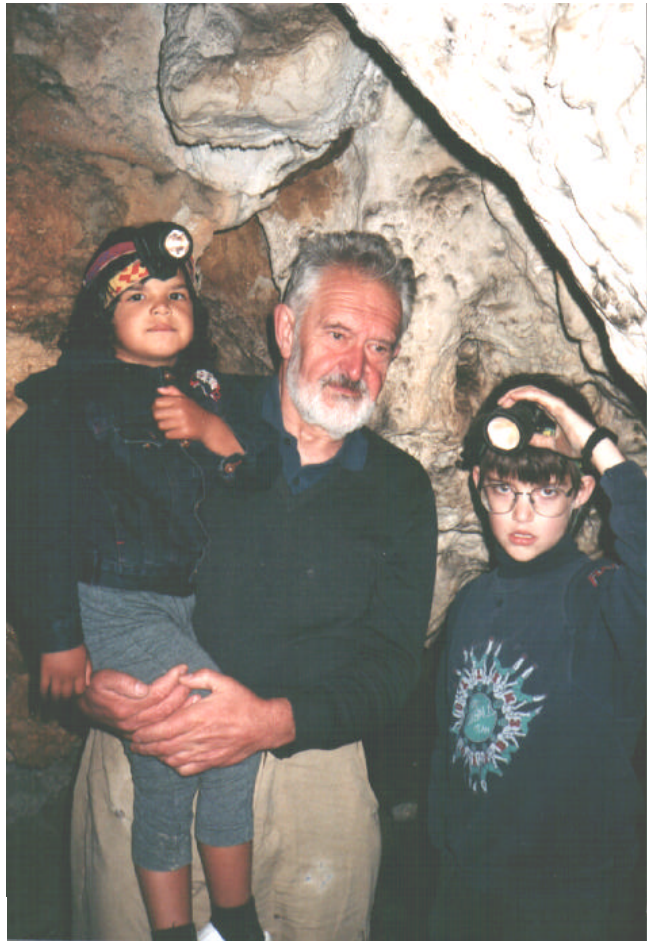
Acteur avant tout dans l'aventure souterraine et humaine, Gérard supportait et surmontait son mal dans l'effort. Il n'aurait pas supporté l'inaction sans effort.

Belle leçon de courage et de ténacité pour nous tous qui gardons dans notre cœur le souvenir intact d'un ami et d'un équipier spéléo avant tout.

Véronique Massa



*Années 80 au Rechimey
Derrière : Gérard MÉRAVILLE ; 2nd rang : Luc Martin, Bernard Larvet, Etienne
Moureu ; Devant : Thierry Tizon*



1995 - Gérard et deux de ses petits enfants : Clémence et Mathieu



1995